
WIDENER
HN T47A 4

ARTS
SCIENCES
LETTRES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

HAMILTON

MÉMOIRES DU CHEVALIER DE GRAMMONT

TOME I

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

25 centimes
40 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HAMILTON

MÉMOIRES
DU
CHEVALIER DE GRAMMONT

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL
1874

ÉPITRE

A MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT

Honneur des rives éloignées
Où Corizande (1) vit le jour,
De Menodaure (2) heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour ;
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Iles Fortunées !
Vous qui, dans une auguste cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la guerre et dans l'amour ;

C'est à vous, Monsieur, que cet écrit s'adresse, car à quel autre pourrait-il convenir? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des temps infinis, et qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne :
Témoin don Brice à Lérida.
Donna Ragnez à Barcelone,
Gaspard Boniface à Bréda ;

(1) Corizande des Andouains, aïeule du comte de Grammont.
(2) Menodaure, un des ancêtres de la famille.

Enfin Catalane et Gasconne,
Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne,
De Perpignan à Puycerda,
Et nous vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés et paisibles que nous apprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare, et plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux chevalier de Grammont, dont on lit tant de merveilles dans l'histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans les provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, et souillés par une longue interruption de commerce avec la cour, comment serait-il possible que nous eussions ce goût et cette politesse, qui ne se trouvent point ailleurs, et qu'il faudrait pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réussir dans une affaire
Où les talents succombent tous;
Et quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;
Et des campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourrait nous

fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes : mais le choix nous embarrasse. Tantôt nous voulions adresser nos Mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des thèses de logique vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps. et pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les révérends pères Massillon ou de La Rue vous entreprissent par avance; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenait point à votre caractère : et qu'à l'égard de l'autre, il était contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une oraison funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, et nous crûmes d'abord que c'était ce que nous cherchions : mais quelques moments de réflexion nous firent comprendre que ce n'était pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa première gloire;
Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main,
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire;
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa muse a toujours quelque malignité.
Et, vous caressant d'un côté,
Vous égratignerait de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long

au milieu du recueil où l'on voit depuis peu cette belle lettre de l'illustre chef de votre maison : et voici l'adresse qu'on nous avait donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris
Qu'habitaient nos rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Est un bureau fécond, qui s'ouvre
A tous auteurs, à tous écrits (1),
A des ouvrages de tout prix,
Surtout à ceux des beaux-esprits,
Quand par hasard il s'en découvre.
De ce lieu chaque mois sortent galants cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent, dans des vers familiers,
Usurper le nom de poëtes ;
Et, sur des tons irréguliers
Montant chalumeaux et musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des écrivains et des guerriers
Qui sont inconnus aux gazettes.
De ses atours capricieux
C'est là que l'énigme se pare ;
Met un masque mystérieux ;
Et, d'un voile mince et bizarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve et jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles élégies ;
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités, et leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avait pas moyen

(1) Le *Mercure galant*.

de vous insérer dans un recueil qui devait être farci de tant d'autres choses; et toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies, résolus, malgré nôtre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, et d'appeler à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais dont quelques ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; et pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, et justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avait mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

O vous dont la facile veine
Enchante, par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords!
Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hyppocrène,
Badinent pour quelque Climène;
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome et de l'antique Athènes;
La Fare! et vous abbé savant,
Que Phébus de son influence
Anime et soutient en rimant;
Donnez chacun dans une stance
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène et Thalie quelque peu déplacées, puisque ces messieurs ne paraissaient pas avoir rien écrit qui soit

du département de nos deux Muses. Cette réflexion nous embarrassait, et nous songions au tour qu'il fallait donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout-à-coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit sans nous effrayer; c'était celle de votre philosophe, l'inimitable Saint-Évremont. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence n'avait précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre;
Le ciel resta clair et serein ;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'était point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avait point l'air de Laïus,
Qui ne portait pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Émaüs
Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avait rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres
Qui sortent des royaumes sombres,
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connaître qu'il n'avait pas eu envie de nous faire peur. Il s'était mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connaissance à Londres. C'était ce même air goguenard, mais un peu refrogné; et c'étaient les mêmes habits, qu'il avait sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et, afin que vous n'en doutiez pas,

Il avait pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin,
Et cette loupe à double étage,
Dont il ne vit jamais la fin,
Ornait le haut de son visage :
Bref il parut dans l'équipage
Où chez la belle, Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venait noyer dans son vin
Les engourdissements de l'âge,
Et rendait chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brillait sur son teint.

Comme il était arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avais toujours entendu dire qu'il fallait interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire : et après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, et je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux messieurs pour vous aider.. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un et l'autre, mais ne voyez vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, et que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne.

L'un, tendre, fidèle et goutteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine tisane
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux

Que l'inconstance et la Tocane.
L'autre, d'un style gracieux
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués, ils n'en viendront pas plus tôt à votre secours; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événements. Je vous conseillerais au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques; mais courtes et légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, et sur le pouvoir qu'il paraît avoir de l'exécuter

Son trépas par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornements ou des tours d'éloquence pour tracer son caractère, cela sentirait le panégyrique; et ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots; le sujet est trop grand pour vous. Tâ-

chez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, et du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles
A l'immortalité j'élevais mon héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles :
Faites-le voir, suivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux courtisans les plus habiles;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empressements serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux, enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir, en différents tableaux,
Tyran des fâcheux et des sots,
Historien d'amour et des guerres civiles,
Recueil vivant d'antiques vaudevilles;
Redoutable par ses complots
Aux amants heureux ou tranquilles,
Désolateur de ses rivaux
Fléau des discours inutiles;
Agréable et vif en propos,
Célèbre diseur de bons mots,
Et surtout grand preneur de villes.
N'oubliez pas le cheval blanc (1)
Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un prince triomphant.
Dites par quel enchantement
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Albant,

(1) Il avait promis à monseigneur le Dauphin, qui commandait l'armée d'Alsace, qu'il le verrait arriver sur un cheval blanc, avant la fin de la campagne.

Il enleva le Bouquinguant (1)
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auraient pas bonne grâce
A s'élever insolemment ;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément
Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;
Suivez la nature de près,
Et que, pour chaque vers, la rime faite exprès
Du misérable poétique
Evite l'un et l'autre excès
N'adorez point les goûts de la vogue publique,
Mais ne les condamnez jamais :
Il est un lieu près du Marais
Où depuis quelque temps le genre marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique ;
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur et gothique,
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paraissait plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guère connu que de lui, et, selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande

(1) Il persuada au duc de Bouquinguant de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les ministres d'Angleterre et la comtesse de Shrewsbury firent, pour l'en empêcher. Bouquinguant était alors favori de Charles II.

envie de vous connaître. Finissons cette visite, poursuivit-il, et par les souhaits que je vais faire faites connaître à mon Héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable destin
D'un esprit éternel soutienne encore les charmes,
Qu'il dorme un peu plus le matin,
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes,
Et que le père Séraphin,
Toujours sur des fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin;
Et que ce soit toujours en vain
Qu'abandonné du médecin
La cour pour lui verse des larmes,
Par ses soins redoublés que le roi, convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir longtemps vécu.
A temps se tut le Normand philosophe,
De son temps gentil clerc, ains gaudisseur juré.
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout curé,
Mais dont prônes meshui ne sont pas de l'étoffe
D'un pasteur ensépulturé.
Or, s'en partit revoir la cointe bande (1)
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Ja n'est métier qu'illec il vous attende :
Si ne dira pourquoi celle légende
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si dans cinquante ans, sans être grain malade,
Force vous est souvent à la parfin
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les morts prendre votre chemin;
A donc verrez maint et maint camarade,
Qui menant feste et moult joyeux hutin (2),

(1) Vieux mot qui se disait des personnes belles, ajustées, du mot latin *comptus*, ou peut-être du celtique *coant*.

(2) Ce mot signifie querelle, débat. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il était mutin.

A grand randon (1) vous feront accolade.
Là trouverez messire Benserade,
Le preux Chapelle et maître Chapelain,
Les damoizels Voiture et Sarrasin,
 Et cil qui chanson ne balade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.

 Adieu, seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler;
Roi de jousteur et courtois chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde,
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos, et sans vous travailler,
Verrez châtel six à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau clair et profonde;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hasard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Sémeac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue lettre; nous avons eu beau changer de style et de langage, pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au dessous de notre sujet: il faudrait pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter fût encore parmi les vivants. Mais,

 Il n'est plus de Saint-Évremont;
 Et ce chroniqueur agréable
 Du sérieux et de la fable,
 Ce favori du Sacré Mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable;
 Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au comte de Grammont.

(1) Avec empressement.

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE GRAMMONT

CHAPITRE PREMIER

OU

PRÉFACE

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des temps, ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on com-

mence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius, le preneur de villes, n'était pas, à beaucoup près, si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit : en récompense, il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore; et, comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa, pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une

vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend pas déguiser; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillants par leur opposition.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur, au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussy et Saint-Evremond, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Evremond s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, et pour tracer en général les manières du comte : mais l'un et l'autre s'est fait plns d'honneur dans ces

différentes peintures qu'il n'a rendu de justice à son héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros ; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin; son genre de vie.

En ce temps-là, il n'en allait pas en France comme à présent; Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des états voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée. Les grands chemins étaient imprati-

cables de jour, et les rues durant la nuit ; mais on volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenait le parti que bon lui semblait. Qui voulait, se faisait chevalier : abbé, qui pouvait ; j'entends *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguait point le chevalier de l'abbé ; et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siége de Trin (1). Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége était formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités ; car un volontaire ne dort pas en repos, s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandait l'armée ; et, comme la charge de lieutenant-général n'était pas encore connue, du Plessis-Praslin et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux de-camp.

On portait quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties.

(1) Dans le diocèse de Novare.

vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés ; et par conséquent les siéges étaient d'une longueur raisonnable, et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes ; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut : plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait et portait partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite, ou des gens qui en voulaient avoir. Les derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas ; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, Matta était agréable par sa figure, et plus encore par le caractère de son esprit : il l'avait simple et naturel ; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguaient. Ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la

dépense. Comme ils avaient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule.

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes, et son esprit était tellement à la mode, que c'était se déshonorer que de ne pas se soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table et d'en faire les honneurs, et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer; mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie ; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avait le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un

jour que le chevalier de Grammont était revenu plutôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil, et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta se réveilla sans qu'il s'en aperçût, et, ayant quelque temps admiré la contemptation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai et assez bouffon; à qui en as-tu donc? ou si c'est aux anges que tu ris? Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvais que nous avions renvoyé M. le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine, et M. notre officier, résolus, pour le reste de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étaient venus manger chez nous. Voilà mon songe; et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu?

Pauvre esprit! dit le chevalier en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi! après la figure que nous avons faite, à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, et plier bagage comme des croquants au premier épuisement de finance! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France?

Et où est l'argent? dit Matta; car mes gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison, et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse ni compter ton argent, amusement qui t'occupait volontiers en prospérité.

Je conviens de tout cela, dit le chevalier, mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que serait-ce de toi, si tu te voyais dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici. Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III

Son éducation et ses aventures avant son arrivée à ce siége.

Voici, dit Matta, qui sent bien le roman, hors qu'il faudrait que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire... C'est l'ordre, dit le chevalier; cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits sans blesser ma modestie; outre que mon écuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon.... Est-ce comme cela qu'on commence? dit Matta. Prends ton histoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées; mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois : on m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler

des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! Tu crois que tout le monde est de ton ignorance; tu t'imagines donc que je ne connais pas les Ménaudores ni les Corizandes, moi ! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV ! Le roi voulait à toute force le reconnaître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce serait que les Grammont sans ce beau travers ! Ils auraient le pas devant les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Évangile. Mais venons à notre fait.

On me mit au collége de Pau, dans la vue de me faire d'Église ; mais, comme j'avais bien d'autres vues, je n'avais garde d'y profiter ; j'avais tellement le jeu dans la tête, que le précepteur et les régents perdaient leur latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servait de valet de chambre et de gouverneur, avait beau me menacer de ma mère, je n'étudiais que quand il me plaisait, c'est-à-dire presque jamais. Cependant on me traitait en écolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de la classe sans les avoir méritées, et je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré. On trouva que j'en savais encore de reste pour l'abbaye que mon frère avait demandée pour moi.

Il venait d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux fléchissaient; il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à

quitter mon pays, et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère, m'ayant tenu quelque temps près de lui pour me dégourdir, me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé : tu sais comme on se mettait alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une soutane par-dessus mes habits; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avais la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée, par-dessus ma soutane, et par dessous, des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal, qui avait l'esprit pénétrant, n'avait garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage; il jugea de ce que ce serait un génie qui, à cet âge, se moquait de la tonsure, et méprisait le petit collet.

Quand mon frère m'eut remené chez lui : Or çà, notre petit cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour; mais ce n'est pas tout : il faut opter : mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'Eglise, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire; ou, avec une petite légitime, vous faire casser bras et jambes, pour être le *fructus belli* d'une cour insensible, et parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de maréchal-de-camp avec un œil de verre et une jambe de bois?

Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états pour la commodité de la vie, mais, comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Eglise pour tâcher de me sauver, à condition néanmoins que je garderai mon abbaye.

Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer de ce dernier article pour m'entretenir à l'Académie.

Tu sais que je suis le plus adroit homme de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre; et, chemin faisant, j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étais, comme je l'ai éprouvé dans la suite.

Ma mère, qui sut le parti que je prenais, pleura la profession que j'avais quittée, et ne put se consoler de celle que j'avais prise. Elle avait compté que, dans l'Eglise, je serais un saint; elle compta que je serais un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourais d'envie d'y aller; mais, comme j'étais encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache avant que d'en faire une à l'armée.

Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avais tellement l'air de la cour et du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étais son idole; et, me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourrait, en attendant qu'on fit mon petit équipage.

Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article qu'il n'a fait sur les autres.

On fit partir mon équipage huit jours avant moi; c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir; il s'y opposa fortement. Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder : on eût dit que je lui arrachais le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé; lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb

sur le dos en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment. Et se retournant de temps en temps : M. le chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste ; car, au lieu de donner dix sous au postillon, j'en donnais trente.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid ; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie ou seul. Je voulus être de l'auberge à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : Hé ! que voulez-vous donc, monsieur, me dit-il. Aller

trotter par la ville? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. En pleine auberge? s'écria-t-il. Hé! monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable, s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendrait pas Dieu tonner.

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent; et voulant commencer à me soustraire de la domination de mon gouverneur : Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu; et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot,

grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais, quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent, lui dis-je. Oh, oh! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre.

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouait tout de travers; écoles sur écoles, Dieu sait! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte qui vint se mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons, et le Suisse me disait de temps en

temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande*; et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée du Piémont; et lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux; qu'il en avait bien deux cents, dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande*.

Je lui gagnai partie, revanche, et le tout dans un clin d'œil; car il se troublait, et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva, sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant : Lui, marchand ! s'écria-t-il; ne vous y fiez pas, monsieur le chevalier : je me

donne au diable, si ce n'est quelque sorcier. Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire ; et, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets, et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulais point de son argent ; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté ; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejouai une autre ; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué, lui, beau joueur ; il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais, comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard ; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je

ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination, Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour: elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : Debout, M. le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux, les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. Comment! s'écria-t-il, fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas? M. le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit? Que dirait Madame si elle voyait ce train? Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit

que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien? me disait-il : Les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, M. le chevalier; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ce ne serait que cent pistoles? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : Que dira Madame? Et après s'être épuisé en regrets inutiles : Çà donc, M. le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et, après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours

quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi; Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Voilà, pour abréger, le dénouement de cette première intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici; car je me suis vu quinze cents louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est redevenue mauvaise; il la faut corriger. Notre argent est au bas; hé bien! il faut y remédier.

Rien n'est plus aisé, dit Matta; il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'aurait-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité? La voilà, ma foi venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie serait de saison, lui dit le chevalier, si tu savais où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vais demain au quartier général; je dînerai chez le comte de Cameran, et je le prierai de souper... Et où? dit Matta... Ici, dit le chevalier... Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon; tu sais que

nous n'avons ni argent ni crédit; et, pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché! dit le chevalier, est-il possible que, depuis le temps que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de Càméran joue au quinze, et moi aussi; nous avons besoin d'argent, il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le paiera. Fais-moi parler à ton maître d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi? dit Matta. Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par La Place, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre entre-ci et le quartier-général... Comment, mor...! s'écria Matta, en embuscade! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard! Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas... Pauvre esprit! dit le chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent : les Piémontais, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers, et défiants. Celui-ci commande la cavalerie; tu sais que tu ne saurais te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'allait mettre dans la tête

qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourrait faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, mon cher chevalier, dit Matta se tenant les côtés, embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étais un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avait qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serais jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au quinze par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déjà un grand homme de guerre.

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avait projeté : l'infortuné Caméran donna dans le piége; on soupa le plus agréablement du monde : Matta but cinq ou six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétait. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il allait bientôt rendre très-sérieux; et le bon Caméran mangeait comme un homme dont les affections étaient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu; c'est-à-dire qu'il se hâtait de manger, pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinait au quinze.

Le repas fini, le sergent La Place posta son embuscade, et le chevalier de Grammont en-

treprit son homme. Il avait encore sur le cœur la perfidie du suisse Cerise et du chapeau pointu; cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de faibles remords et quelques scrupules qui s'élevaient dans son âme. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir tandis qu'on couperait la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavalèrent d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste, il devint orageux: les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avait la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontais, et au lieu de le consoler : Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étais dans votre place, je ne jouerais plus. Et pourquoi, dit l'autre. Je ne sais, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran en demandant des cartes. Voyez donc, dit Matta, et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Toutes les cartes étaient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontrait que des lardons; et, en dernier, il avait beau montrer quinze, cela ne servait ne rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Matta, qui s'était réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meil-

leures ; quittez, car je me donne au diable s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran qui commençait à s'impatienter. Voulez-vous le savoir? dit Matta : ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée qu'elle avait quelque air de vérité : M. Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuyé que je quitterais dans le moment, s'il ne perdait pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace ; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avait qu'à laisser parler M. Matta, si cela ne l'offensait pas ; que pour lui, cela ne lui faisait aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avait fait à son égard ; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandait, fut qu'il y avait de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir ; outre, disait-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste

de la campagne; et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'était saisi des effets du comte que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avait faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire de son argent l'usage qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterrait les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdaient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout éprouvait sa libéralité : mais sa manière d'obliger surpassait encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit partout. Connu des soldats, il en était adoré. Les généraux le trouvaient dans toutes les occasions où il y avait quelque chose à faire, et le cherchaient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimait naturellement la joie; la seule présence du chevalier l'inspirait. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avait appris de son précepteur que, quand on allait chez

ses amis, il n'était pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouverait ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune qui l'avait suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et, voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte : Messieurs, leur dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le valet de chambre crut qu'il se moquait. Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin (1). Le baron de Batteville (2), qui l'avait vaillamment défendu, et longtemps, eut une capitulation digne de sa

(1) Le 4 mai 1639.
(2) Cet officier, devenu ambassadeur d'Espagne en Angleterre, blessa la cour de France par ses prétentions à la préséance sur le comte d'Estrades, à l'entrée publique que fit à Londres l'ambassadeur de Suède; prétentions dont Louis XIV tira une satisfaction si éclatante.

résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes partout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes, depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces mémoires.

CHAPITRE IV

Son arrivée à la cour de Turin. Comme il y passe son temps.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples, non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeaient guère à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il était bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin en formant quelque siége aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avait fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auraient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à peu près qu'Amadis ou don Galaor après avoir

reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures et courant après l'amour, la guerre et les enchantements. Ils valaient bien ces deux frères; car s'ils ne savaient pas autrement *pourfendre géants, dérompre harnois, et porter en croupes belles damoiselles sans leur parler de rien*, ils savaient jouer, et les autres n'y connaissaient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvait-il manquer? Ils étaient jeunes, bien faits, ils avaient de l'esprit, et faisaient de la dépense.

Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin était alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimaient pas à s'ennuyer, n'avaient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avaient pas trop le don de plaire. Ils avaient du respect pour leurs femmes et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avaient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avaient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV (1), rendait sa petite cour la plus agréable du monde; elle avait hérité des vertus de son père à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; et à l'égard de ce qu'on appelle

(1) Christine, seconde fille de Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, et ensuite duc de Savoie.



la faiblesse des grands cœurs, son altesse n'avait pas dégénéré.

Le comte de Tannes était son premier ministre. Les affaires d'État n'étaient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignait; et cette princesse paraissait contente de sa capacité sur les autres; et voulant que tout ce qui composait sa cour le fût aussi, l'on y vivait assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avaient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'était point limité. Les chevaliers déclarés portaient les livrées de leur maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction était de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'écuyers, et, dans les carrousels, de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'était point ennemi de la galanterie; mais il l'aurait souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquait à Turin. Les formes ordinaires ne l'auraient pas choqué; mais il trouvait de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour semblait exiger mal à propos : cependant, comme il avait soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallait suivre son exemple et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers

d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à Madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre; mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que Madame de Sénantes lui convenait mieux. Comme il s'était bien trouvé de la capacité du chevalier dans les premiers projets qu'ils avaient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour comme il avait fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avait les yeux petits, mais forts brillants et fort éveillés; ils étaient noirs comme ses cheveux. Elle avait le teint vif et frais, quoiqu'il ne fut pas éclatant par sa blancheur; elle avait la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avait les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servait pas de grand'chose; ses mains étaient passablement grandes; et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'était pas encore venu: ses pieds n'étaient pas des plus petits, mais ils étaient bien tournés. Elle laissait aller cela tout comme il plaisait au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenait de la nature: mais, malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avait quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étaient faits pour assortir le reste. Tout

y était naturel, et tout en était agréable; c'était de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout celà coulait de source; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passait pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimait mieux se conformer au goût du siècle que respecter celui des anciens; elle avait tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de trop à ses agréments. Qu'importe, après tout, quand on est propre, si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avait beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avait un mari que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquait d'être stoïcien, et faisait gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement; car il était fort gros, et suait en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris. L'une et l'autre brillaient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal à propos. Il n'était point jaloux; cependant il ne laissait pas d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le vert, et farcit Matta de bleu; c'étaient les couleurs que don-

naient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oubliait une moitié, et ne s'acquittait pas trop bien de l'autre; il ne pouvait se souvenir que sa charge était de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna, dès le lendemain, une fête à la Vénerie (1) : toutes les dames en étaient. Le chevalier de Grammont disait tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en riait à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main, et, au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'était aller un peu vite; et, quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement; elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et, retirant sa main qu'on lui serrait de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'était plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, fut longtemps à table, pour se remettre des fatigues de l'amour,

(1) Palais situé à une lieue de Turin, et que la cour habitait ordinairement pendant la belle saison.



et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela, le chevalier de Grammont faisait parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et, sans préjudice à ses assiduités, il trouvait le moyen de briller, en chemin faisant, par mille petits récits qu'il mêlait à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnait son attention. Il s'en aperçut et quitta sa maîtresse pour lui demander ce qu'elle avait fait de Matta. Moi, dit-elle, je n'en ai rien fait; mais je ne sais ce qu'il n'aurait pas fait de moi, si j'avais eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions: et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avait traitée dès le second jour de leur connaissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il était un peu naïf, mais qu'elle en serait contente dans la suite; et, pour la consoler, il l'assura qu'il n'aurait pas autrement parlé, quand son altesse royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisserait pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il était parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connaissances de table l'avaient engagé la veille.

A son retour, il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'était Monsieur qu'il venait voir; il dit que non; et le suisse lui dit que madame n'y était pas. Matta lui laissa ses deux

perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes était à sa toilette, qui se coiffait de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusait la porte. Elle n'en savait rien; mais monsieur son mari le savait à merveille. Il avait trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne serait pas pour sa femme, le suisse en avait reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avait laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit; il n'avait garde de songer qu'il n'y fallait pas paraître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée: ses yeux lui parurent brillants, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avait l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire. après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignorait toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savait ce qu'il voulait dire; et, choquée de ce qu'il ne s'humiliait pas après la réprimande qu'elle comptait qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il fallait qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenait des manières auxquelles on n'était pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses ma-

nières étaient donc si nouvelles. Comme quoi? dit-elle; le second jour que vous m'honorez de votre attention vous me traitez comme si j'étais à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carrosse, et vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après; et vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac sans songer à moi, vous ne vous en souvenez, au retour, que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles : aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étaient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuait de lui dire qu'ils étaient insolents plutôt que familiers; Matta s'excusait du mieux qu'il pouvait, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avait que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnait ce que les mouvements de tendresse faisaient hasarder; mais qu'on ne pardonnait point les témérités, qui n'etaient fondées que sur la facilité qu'on se promettait de trouver. Matta jura qu'il ne lui avait serré la main que par un excès d'amour qu'il ne lui avait demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savait pas la manière de de-

mander des grâces ; qu'il ne la trouverait pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service qu'elle le paraissait dans ce moment, et qu'il la priait de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenterait. La Sénantes ne s'en offensa pas ; elle vit bien qu'il ne fallait pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance en écoutant un homme de son caractère : et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'était pas tout-à-fait son bon naturel qui le portait à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire ; dès qu'il s'aperçut que les penchants de madame de Sénantes devenaient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son temps, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant, dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avait usurpé sur la conduite de son ami malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne et sans les couleurs de sa maîtresse ; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première visite à M. de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander madame ; et, pour toute conclusion, lui demanda de quoi diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non ? lui dit Matta. Ne fau-

drait-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avais mis l'autre jour? Eh? va te promener, mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable si, dans quinze jours, tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de vert; d'écrire des billets à ta maîtresse; d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid, et qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corizande et de Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure; chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût: le tien est de baguenauder en amour; et, pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtemps le personnage d'estafier auprès de sa personne.

Cette menace était des plus inutiles, Madame de Sénante le trouvait à son gré, pensait à peu près de même, et ne demandait pas mieux que d'en venir aux preuves; mais Matta s'y prit tout de travers. Il était prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvait se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisait entendre qu'il fallait commencer par endormir le dragon avant de posséder le trésor; cela fut inutile quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en était impatient; et, lui faisant un jour ses plaintes: Ayez la bonté, madame, lui dit-il; de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour où je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé M. de Sénantes, je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce pour son agrément. Au contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, et ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse familiariser avec un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète un rondeau fait à ce sujet; je l'ai retenu, parce qu'il donne un petit conseil dont vous userez comme il vous plaira.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire

De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire.
En équipages, en airs bruyants,
En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parents,
Toujours en main nouvelle histoire.
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivait-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne saurait voir la femme sans être amoureux du mari?

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très-offensante; et, comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvait se contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avait donné congé à sa maîtresse à peu près dans le même temps; il était tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance; au contraire, ses agréments se multipliaient à vue d'œil. Elle se couchait avec mille charmes, et le lendemain paraissait avec quelque chose de nouveau:

la phrase *croître et embellir* semblait n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvait disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvait pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutait avec plaisir, qu'elle riait tant qu'il voulait de ses contes, et qu'elle recevait ses billets et ses présents sans scrupule, mais qu'elle en voulait demeurer là. Son adresse l'avait tournée de toutes les manières sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme de chambre était gagnée; ses parents, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étaient jamais plus aisés que quand ils le voyaient chez eux : bref, il avait mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livrait la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avait beau lui dire que la grâce qu'il lui demandait ne coûtait rien; que, puisque ces trésors se trouvaient rarement compris dans le bien qu'une fille apportait en mariage, elle ne trouverait personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contait ensuite que jamais mari n'avait su se donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avait rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalance indifférente d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain, ne vou-

lant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit que, comme c'était assez la coutume de son pays de se marier, elle serait bien aise d'en passer par là devant que de prendre connaissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenait pas extrêmement et dont elle ne voulait pas de plus grandes explications; qu'elle l'avait bien voulu écouter pour cette fois; mais qu'elle le suppliait de ne plus lui parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étaient point divertissantes pour elle, et qu'elles seraient très-inutiles pour lui. La belle, qui riait plus volontiers qu'une autre, savait prendre un air fort sérieux dès qu'il en était question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parlait tout de bon; et, voyant qu'il lui faudrait un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'était tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servait plus que pour cacher les desseins qu'il avait sur madame de Sénantes.

Il voyait cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avait eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avait raison, exagéra la perte que son ami faisait, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritait pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; et, dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux me-

sures qu'il fallait prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'était pas fort difficile ; Matta n'était point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avait déjà fait tout ce que l'autre n'avait pas voulu faire, ne pouvait se passer de lui. C'était beaucoup plus qu'il ne lui demandait; car, dès que le chevalier de Grammont était chez madame, son mari s'y trouvait par politesse, et pour chose au monde il ne les aurait laissés ensemble, de peur qu'il ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savait cependant pas qu'il fût disgracié, continuait à servir sa maîtresse à sa manière. Elle était convenue avec le chevalier de Grammont que les choses iraient en apparence selon le premier établissement; et, de cette manière, la cour croyait toujours que madame de Sénantes ne songeait qu'à Matta, tandis que son ami ne songeait qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisait de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettait toujours, en retirait par hasard quelque chose; et, sous prétexte des lots qu'il gagnait, il achetait mille choses qu'il donnait imprudemment à la Sénantes ; et la Sénantes les recevait plus imprudemment encore. La petite Saint-Germain n'en tâtait plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce procédé; ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau

sexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'était pas assez grand pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en serait jamais aperçu : il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers ; et, voulant s'en éclaircir : Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme ; et l'on fait des présents à la maîtresse d'un autre pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de... C'est toi-même répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étais honteux de voir que tu ne t'étais jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse ? Fi ! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi.

Matta se laissa gronder, sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avait un peu mérité ; outre qu'il n'était ni assez défiant, ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenait aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connaissance avec M. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'in-

troducteur de cette première visite; sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiterait pas; et l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendait depuis longtemps, voulut dès le même soir, leur donner à souper dans une petite maison qu'il avait à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et, comme c'était la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'était mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta voulait l'attendre, tant il avait peur de se trouver seul avec M. de Sénantes; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il serait à eux dès que son jeu serait fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenait le moins. Ce n'était pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt d'embarras, et le perfide ne les sut pas plus tôt en campagne, qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devaient souper.

La trahison était en beau train; et, comme il paraissait à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritait pas autre chose de sa part, elle n'avait pas de scrupule d'en être. Elle attendait donc le chevalier de

Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avait longtemps qu'elle l'attendait, et qu'elle avait quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendait pas, ne fût arrivée presqu'en même temps que celui qu'elle attendait.

Elle était plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avait été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'aperçut bientôt qu'elle importunait; et, ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries, qu'elle voyait bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe, et tout l'attirail dont on se défait quand ou prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissait intérieurement, tandis qu'elle ne cessait de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il était en si bonne compagnie; madame de Sénantes, qui ne se possédait pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle était obligée d'aller chez madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle aurait l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisait pas de peine. On ne lui répondit pas grand'chose; et le chevalier de Grammont, voyant qu'il était inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons pour prier M. de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie sans l'attendre, parce que le jeu ne finirait peut-être pas si tôt; mais qu'il serait à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortirait avant elle ; mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étaient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallait donc se passer de madame, pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, Matta ne se divertissait pas beaucoup à la campagne. Comme il était prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disait ne faisait que lui déplaire. Il maudissait de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procurait. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il fallait se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte était assez délicat sur la bonne chère, qu'il avait le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et, mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finirait sans avoir rien à démêler avec lui ; mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont voulait le mettre bien avec M. de Sénantes, il en avait fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connaître; dans l'étalage de mille autres qualités, connaissant l'entêtement qu'il avait pour le nom d'érudition, il l'avait assuré que Matta était un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avait donc attendu, dès le commencement du souper, quelque trait d'érudition de la part de Matta, pour mettre la sienne en jeu : mais il était bien loin de compte. Personne n'avait moins lu, personne aussi ne s'en souciait moins, et personne n'avait si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne voulait point entrer en conversation, sa bouche ne s'était ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paraissait affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en aurait quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière, pour entamer le sujet.

Comme vous êtes le galant de ma femme... Moi! lui dit Matta, qui voulait faire le discret, ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu!... Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez-là d'un ton qui ne vous convient guère : car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France; et que nous en avons vu, qui vous valaient bien, qui se sont fait un honneur de la servir. A la bonne

heure, dit Matta. Je l'en crois très-digne, et puisque vous le voulez ainsi, je suis son serviteur et son galant, pour vous obliger.

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amants que pour accorder des faveurs : désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que, quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disait Matta ; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il ; je connais la tendresse de madame de Sénantes pour moi ; je connais sa sagesse envers tout le monde ; et, plus que tout cela, je connais mon propre mérite.

Vous avez là de belles connaissances, M. le marquis, dit Matta ; je les salue toutes trois. A votre santé. Sénantes lui en fit raison ; mais, voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire du côté de l'érudition. Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont? Matta, qui le donnait au diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel consulat? poursuivit Sénantes... Sous celui de la ligue, quand les Guises firent venir les Lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il?

M. de Sénantes était passablement prompt, et volontiers brutal : aussi Dieu sait de quelle manière la conversation se serait tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'était que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avaient choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisait qu'on ne pouvait jamais compter sur lui. Le Chevalier de Grammont, qui se sentait encore plus coupable qu'ils ne disaient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avait commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation; mais il n'y put mettre la joie comme il avait coutume. Il était de très-mauvaise humeur; et, comme il les pressait à tout moment de sortir de table, M. de Sénantes jugea qu'il avait beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avait beaucoup gagné, mais que la retraite avait peut-être été malheureuse faute de précautions, et lui demanda s'il n'avait pas eu besoin du sergent La Place avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passait l'érudition de Sénantes; et, de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte : cependant ce n'était pas lui, mais son vin, que Matta trouvait à son gré.

Madame Royale, qui connaissait le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que, devant qu'il fût question des Allobroges, M. de Sénantes l'avait voulu quereller parce qu'il n'était pas amoureux de sa femme.

Cette première connaissance faite de cette manière, il semblait que toute la bonne volonté que Sénantes avait d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il était tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenait point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'était avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompait toutes ses mesures. Madame de Sénantes en était encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençait à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avait voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentait pour elle, le chevalier de Grammont n'était occupé que des moyens qui pouvaient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il fallait donner à souper chez eux à M. de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'était pour jouer au quinze, et l'assura qu'il aurait beau faire, qu'il mettrait ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête à tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avait garde d'y songer, persuadé qu'il serait impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on le relancerait dans tous les coins de la ville, plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il était bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à M. de Sénantes, comme il l'avait résolu le matin, mais que les musiciens s'étaient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda que diable ils voulaient faire de musique, et soutint que cela n'était bon, dans ces occasions, que pour des femmes qui avaient quelque chose à dire à leurs amants pendant que les violons étourdissaient les autres, ou pour des sots qui ne savaient que dire quand les violons ne jouaient pas. On se moqua de ses raisonnements; la partie fut liée pour le len-

demain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute.

Le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne fallait pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandait pas mieux que de les voir aux mains pour quelque nouvelle dissertation. Il avait inutilement jeté de temps en temps quelques propos dans la conversation, pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie, comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finissait point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; et, voyant que Matta commençait à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que monsieur disait, et qu'il n'y avait rien de plus beau. Cela est bien galant, dit Matta, mais, pour moi, j'avoue que, si j'étais marié, j'aimerais mieux m'informer du véritable père de mes enfants que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venaient d'Espagne. Eh! que nous importent d'où les Grammont viennent? lui dit Matta?. Savez-vous bien, monseigneur le marquis,

qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir trop de choses?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparait un argument en forme pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connaissait Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venait à la conclusion du syllogisme : c'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençaient à s'élever, il leur dit que c'était se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse ; le chevalier de Grammont, chez le baigneur ; et Sénantes, à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparait toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassait dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensait à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes, qui servait auprès de son Altesse, que M. de Sénantes avait eu quelques paroles avec M. de Matta la nuit précédente, en soupant ; que l'un était sorti dès le matin, et qu'on ne trouvait point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris quand son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avaient eu quel-

ques paroles ; mais qu'il n'avait pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'était déjà fait, le plus court serait de s'en assurer jusqu'au lendemain ; et que, si l'on pouvait les trouver, il se faisait fort de les raccommoder sans qu'il en fût autre chose. Cela n'était pas difficile. On apprit chez M. de Sénantes qu'il était à sa maison de campagne. On y fut ; on le trouva ; l'officier lui donna des gardes, sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, Madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole qu'il ne sortirait pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendait, il mourait de faim, et rien ne lui paraissait si déraisonnable que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture ; mais il avait donné sa parole ; et, ne sachant ce que tout cela voulait dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami.

Mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avait trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendait pour faire bonne chère : il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyait pas l'avoir offensé ; mais que, s'il aimait tant le bruit, il le priait de l'assurer que, pour peu que le cœur lui en dît, il aurait contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avait jamais songé ; qu'il savait au contraire

qu'il l'estimait infiniment; qu'il fallait que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui, s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avaient servis à table, serait allée chez Madame Royale pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyait d'autant plus, qu'il avait souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'était la plus rude épée de France; comme en effet ce pauvre garçon ne se battait jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

M. de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il était fort son serviteur, qu'il gronderait bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mourait d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y allait travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paraissait qu'il mourait d'envie de se battre, et qu'ils en répondraient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et dès que Matta le vit: Que diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connais plus rien aux sottes manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? D'où vient? dit le chevalier de Grammont. C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurais t'empêcher d'en-

trer en dispute avec un bourru dont tu ne devrais faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin; Sénantes quelque temps après: en faut-il davantage pour que son Altesse Royale se soit crue obligée de prendre ses précautions? Sénantes est aux arrêts; on ne te demande que ta parole: ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrais très-humblement remercier son Altesse de la bonté qu'elle a eue de te faire arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose; je m'en vais faire un tour au palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme il n'y a guère d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper, car je suis à toi dans un moment.

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à Madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimait; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint, au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connaissances que Matta avait faites à la chasse. Ces messieurs avaient voulu venir sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta, les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitait le chevalier de Grammont, et

que, vers la fin du repas, il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que, le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments de n'en jamais parler, qu'il avait enfin obtenu de la petite Saint-Germain, qu'elle le verrait cette nuit; c'est pourquoi il allait quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le priait de leur bien faire entendre qu'il ne les quittait que pour cela, parce que les Piémontais étaient volontiers soupçonneux.

Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il ferait ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; et l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venait de lui faire, et de la part qu'il avait au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédait tellement ceux qui s'y livraient, qu'ils quittaient tout pour y passer les nuits. Il se moquait tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article, et tout bas de la crédulité des Piémontais qu'il trompait si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit;

et Matta (1) se coucha très-content de ce qu'il avait fait pour son ami. Cet ami cependant jouissait du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avait reçu chez elle, dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance. Ses charmes n'étaient point négligés; et s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en était pas; et, quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie.

Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V

Son retour en France; ses aventures au siége d'Arras, ses réponses au cardinal; son exil.

Le chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avait acquise ailleurs. Alerte au jeu; actif et vigilant en amour; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces : à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune; d'un

(1) Il mourut en 1674.

agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à M. le Prince; témoin, et, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avait acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue et de Fribourg (1), les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme (2) que de pressants motifs et des ressentiments, qui semblaient en quelque sorte excusables, ne laissaient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritait pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentraient en grâce dès qu'ils le voulaient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avaient mis l'État au commencement de sa régence, ne cherchait qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre (3) n'était ni sanguinaire ni

(1) En 1648, 1645 et 1644.
(2) Le Grand Condé.
(3) Le cardinal Mazarin.

vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dit beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien; et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornait pas à mille moyens que lui en fournissait l'autorité dont il était revêtu : son industrie n'avait pour objet que le gain. Il aimait naturellement le jeu; mias il ne jouait que pour s'enrichir, et trompait tant qu'il pouvait pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvait beaucoup d'esprit, et auquel il voyait beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce serait ici le lieu de parler de ses aventures; mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté pour remplir l'attente de ceux qui en auraient déjà entendu parler? C'est en vain qu'on écrirait mots pour mots ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et, de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que, dans les occa-

sions où l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage, et que, s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étaient laissé gagner ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne se contraignait guère sur son chapitre. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par M. le Prince et par l'archiduc (1), assiégeait Arras. La cour s'était avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auraient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avaient besoin; car celles de France étaient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

M. le Prince soutenait un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettaient; mais, comme aux événements de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur était souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'était jamais relevée depuis la bataille de Rocroi (2); et celui qui l'avait ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, était le seul qui, combattant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avait fait. Mais la jalousie des

(1) Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III.
(2) Cette fameuse bataille fut gagnée le 16 mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

chefs et la méfiance du conseil lui liaient les mains.

Cependant Arras ne laissait pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyait assez la honte qu'il y avait à laisser prendre cette place à sa barbe et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'était beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. M. le Prince n'était pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on les attaque sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et M. le Prince était l'homme du monde qui savait le mieux profiter de ses avantages. L'armée que commandait M. de Turenne, plus faible de beaucoup que celle des ennemis, était pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'était pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelque autre place, sa prise dédommagerait de celle d'Arras; mais M. de Turenne, qui pensait tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui

avait acquis la confiance des troupes, n'avait pas manqué de prendre son parti devant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion était de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on était à la veille d'un événement qui devait terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances ; et, tandis que le reste des courtisans raisonnait diversement sur ce qui devait arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avaient autant vu d'occasions que lui semblaient dispensés de ces sortes d'empressements ; mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporterait de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser s'il tenait parole. Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse ; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Caseau, que M. de Turenne avait dépêché vers leurs majestés. Le duc d'York et le marquis d'Humières commandaient sous ses ordres. Le dernier était de jour, et à peine paraissait-il quand le chevalier arriva. Le duc d'York ne le reconnut pas d'abord ; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts : Je me doutais bien, dit-il, que si quelqu'un nous venait voir de la cour dans une occasion comme celle-ci, ce serait le chevalier de

Grammont. Eh bien, poursuivit-il, que fait-on à Péronne?... On y a grand'peur, dit le chevalier... Et que croit-on de nous?... On croit, poursuivit-il, que si vous battez M. le Prince, vous n'aurez fait que votre devoir; si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous et des ignorants d'avoir tout risqué sans égard aux conséquences. Voilà, dit le marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de M. de Turenne pour lui en faire part, ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien? car tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente... Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner M. le duc d'York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes.

La garde avancée n'était qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : J'aurais envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur cette hauteur. J'ai des amis et des connaissances dans leur armée, dont je voudrais bien demander des nouvelles; M. le duc d'York voudra bien me le permettre. A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers

mouvements qu'il avait vu faire au chevalier fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avait dans leur armée, et en même temps lui demanda si le duc d'Arscot était au siége. Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'garde. Il n'y a qu'un moment qu'il était ici avec le prince d'Aremberg son frère, le baron de Limbec, et Louvigny.... Pourrais-je les voir sur parole, lui dit le chevalier... Monsieur, lui dit-il, s'il m'était permis de quitter mon poste, j'aurais l'honneur de vous y accompagner ; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler; et, après avoir détaché un cavalier de sa garde vers eux, il revint. Monsieur, lui dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous? Est-il possible, lui dit l'autre, que M. le chevalier de Grammont ne reconnaisse pas La Motte, qui a eu l'honneur de servir si longtemps dans son régiment?... Quoi ! c'est toi, mon pauvre La Motte ! Vraiment j'ai eu tort de ne pas te reconnaître, quoique tu sois dans un équipage bien différent de celui où je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrais à danser les triolets à madame la duchesse de Guise; et j'ai peur que tes affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étaient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie

dont tu parles. Ils en étaient là quand le duc d'Arscot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connaissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assemblaient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trève et sans supercherie, s'allaient mêler en conversation, si, par hasard, M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : il y accourut ; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avait voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général : il ajouta qu'il ne comprenait pas comment diable il avait fait pour rassembler les deux armées autour de lui depuis un moment qu'il les avait quittés. Effectivement, dit M. de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire; mais il est juste qu'il nous vienne un peu voir, après avoir rendu sa première visite aux ennemis ; et, à ces mots, il fit partir un aide-de-camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avait de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. M. le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avait point été surpris d'abord qu'on lui eut dit que c'était le chevalier de Grammont. Il avait seulement ordonné à Lussan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il

pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que M. de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutait point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi qu'on avait fait dans celle des ennemis. M. de Turenne estimait sa franchise autant qu'il était charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour étaient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il lui en conterait les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne voulait être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyait que le cardinal ne lui avait pas ordonnée. M. de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus, qu'en cas qu'il réussît, il lui ferait tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'était pas fâché que M. le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étaient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile; il avait trop vu pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que, dans le poste qu'il avait pris, la chose ne se pouvait plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et, à l'endroit que M. de Lussan lui avait marqué la veille, il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied

à terre : Est-il possible, lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire? C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rapporte à vous, monseigneur, si c'est la faute du chevalier de Grammont ou la vôtre, que nous ne soyons plus dans le même parti. Il faut l'avouer, dit M. le Prince, s'il y en a qui m'ont abandonné comme des ingrats et des misérables, tu m'as quitté, comme j'ai quitté moi-même, en honnête homme qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiments, et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi que je croyais à Péronne avec la cour ? Le voulez-vous savoir? dit-il. Je viens ma foi vous sauver la vie : je vous connais, vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occasion. Il ne vous faudrait qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à la main, pour être traité par ce cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency (1) le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne serait pas la première fois, dit M. le Prince en riant, que tu m'aurais rendu de ces services; quoique le danger alors fût moins grand qu'il pourrait l'être à présent, si j'étais pris.

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. M. le Prince le ques-

(1) Henri, duc de Montmorency, qui fut fait prisonnier au combat de Castelnaudary, le 1er septembre 1632, et eut la tête tranchée à Toulouse dans le mois de novembre suivant.



tionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour, et revenant insensiblement à la conjoncture dont il était question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connaissance qui étaient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourrait voir non-seulement ceux dont il demandait des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit, et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : Hé bien! chevalier, quand crois-tu que nous te revoyions! Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirais peut-être pas si on m'en avait fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. Non, tu ne te démens point, dit M. le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de M. de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposait à l'attaque des lignes, et ce n'était plus un secret parmi les troupes.

Hé bien! M. le chevalier, on a été bien aise de vous voir, lui dit M. de Turenne, et M. le Prince vous aura fait bien des questions et des amitiés? Il en a usé le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Grammont; et, pour me faire voir qu'il ne me prenait pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranche-

ments et aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petitè pointe du jour; car vous autres grands capitaines, poursuivit le chevalier, vous connaissez la manœuvre les uns des autres que c'est une merveille.

M. de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnait pas indifférem-ment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il était bien aise qu'un homme qui avait vu tant d'occasions fût témoin de celle-là, et qu'il comptait pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avait pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières (1), qui lui donnait à souper et qui le logeait.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs (2).

Il y a tant de relations de cette fameuse

(1) Louis le Crevan, maréchal de France. Il mourut en 1694. Voltaire dit qu'il fut le premier général qui, au siége d'Arras, en 1658, fut servi à la tranchée en vaisselle d'argent, et fit mettre sur la table des ragoûts et des entremets.

(2) Voltaire remarque que le sort de Turenne et de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. Le prince de Condé eut le même sort devant Arras.



journée, qu'il serait superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il était permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. L'armée du roi tira de grands avantages de l'activité qui n'abandonnait le chevalier de Grammont ni en paix ni en guerre, et de sa présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres, comme venant du général, si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposaient à son passage, ensuite, des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avait pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chémin de Bapaume, huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa connaissance, persuadé que le plus grand danger serait entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue qu'il en fut convaincu, et se retournant vers l'officier qui le suivait de près : Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le camp, car moi, je vais bientôt passer à toute bride. Monsieur, lui

dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté..... J'en doute, lui dit-il; car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. Eh! ne voyez-vous pas, répondit cet officier, que ce sont de nos gens qui font repaître leurs chevaux..... Non, mais je vois fort bien que ce sont des cravates de l'armée ennemie; et là-dessus lui ayant fait remarquer qu'ils montaient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortaient de se disperser, pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montait un cheval anglais fort vite; mais s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain était mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les cravates, qui, jugeant que c'était quelque officier de considération, n'avaient eu garde de prendre le change, et s'étaient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençait à l'approcher; car les chevaux anglais, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le cravate avait le mousqueton haut, et lui criait de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyait qu'on gagnait sur lui, et que, quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il serait joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour se jeter dans une chaussée, à droite, qui s'en éloignait. Dès qu'il y fut, s'arrêtant, comme pour écouter la proposition du cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyait

qu'il ne l'attendait que pour se rendre, faisait tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevait son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivaient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce serait, au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étaient point trouvés : et au lieu d'être reçu en triomphe, et d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il était chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le cravate éternel s'était approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisait déplaisaient également, fit un petit signe de la main pour qu'on cessât de le coucher en joue, et, sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandait dans la place avait toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avait encore passé ; qu'il lui serait fidèle, et qu'il arrêterait tous ceux qui viendraient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restait plus qu'à se garantir de ceux qui devaient se mettre à l'affût aux environs

de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'il le verraient, et porter sa nouvelle à la cour sans le savoir. Il savait que le maréchal du Plessis, celui de Villeroi et Gabouri s'en étaient vantés à M. le Cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneraient que tout était perdu, que le chevalier de Grammont était resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle, et que, pour eux, ils avaient été poursuivis par des cravates répandus partout depuis la défaite.

Tout réussit comme il l'avait projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gabouri, dont l'empressement avait devancé les deux maréchaux; mais, quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avait déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disaient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque M. le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritait.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous



les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible; mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandait une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnait la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avaient été forcées, que l'armée d'Espagne était battue, et qu'Arras était secouru: Et M. le Prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort? ajouta le cardinal. Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle, dit le cardinal d'un air de mépris; et à ces mots, il passa dans le cabinet de la reine avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que lui donnaient ces deux belles questions et la conclusion qu'il en avait tirée.

La cour était remplie des espions de son éminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal une partie de ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il lui aurait peut-être dit à lui-même. En reprenant son air ironique : Ma foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'empressement pour les rois et les grands princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que sa majesté m'a fait; vous êtes témoins comme la reine m'a tenu parole; mais, pour M. le cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y

gagnait pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Mazarin (1).

Il y avait là de quoi faire évanouir des gens qui se seraient intéressés sincèrement pour lui; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autre temps; car il la faisait en présence de témoins qui n'attendaient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en était trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avaient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont était au dîner de leurs majestés, le cardinal y vint; et, s'approchant de lui, comme tout le monde s'en éloignait par respect: Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est bonne; leurs majestés en sont contentes; et, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi, nous jouerons; car la reine nous veut donner de quoi, et cela par-dessus le premier marché.

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avait osé choquer un si puissant

(1) Pierre Mazarin, père du cardinal, était né à Palerme, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut en 1654.

ministre; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avait véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissait avec toute la cour, et se laissait agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées,

Cependant la cour revint. Le cardinal, qui sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladie, comblé de trésors dont il ne savait que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourrait pour la France un ministère qui l'avait si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettait sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment désirée, le plaisir et l'abondance commençaient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent longtemps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et, dans les commerces essentiels, toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragments plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées (1), le mariage du roi (2), le retour de M. le Prince, et la mort du cardinal, donnaient une autre face à l'Etat. Toute la France avait les yeux sur son roi. Rien ne l'égalait ni par les grâces de sa personne, ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connaissait pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étaient attentifs aux premières démarches qu'il ferait. Les plaisirs se promettaient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connaissances nécessaires pour gouverner, et l'ambition ne se flattait de

(1) Ce traité fut conclu le 7 novembre 1659.

(2) Avec Marie-Thérèse d'Autriche, née le 20 septembre 1638; elle fut mariée le 1er juin 1660 à Louis XIV, et fit son entrée à Paris le 26 août suivant. Elle mourut à Versailles le 30 juillet 1683.

régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvaient se disputer le ministère; mais on fut surpris de voir tout-à-coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avait si longtemps dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu; les courtisans n'approchaient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguère étaient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières, n'en étaient plus que les gouverneurs. Les grâces, selon le bon plaisir du maître, s'accordaient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'était plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardait comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvait comprendre qu'on voulût l'assujettir, à cet âge, aux règles qu'il s'était prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement : mais il louait le Seigneur de ce qu'on n'avait désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étaient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avait pas flé-

chi devant l'autorité des cardinaux qui s'étaient succédé. Jamais il n'avait encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages aux artifices de l'autre; mais aussi jamais il n'avait tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvait refuser à sa qualité; et jamais il n'avait eu de Mazarin que ce qu'il lui avait gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avait donné de la capacité pour la guerre; mais, dans une paix universelle, il n'en était plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets; et, comme il s'était dès-lors établi pour maxime de sa conduite de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle serait soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence; il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révolté.

Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas, ou, pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence

naturelle dans une conjoncture où il en avait le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt était une des filles de la reine-mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Meneville. Il suffisait alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse; mais, s'il lui parlait plus d'une fois, les courtisans se le tenaient pour dit; et ceux qui avaient eu des prétentions ou de l'amour retiraient très-humblement l'un et l'autre pour ne lui offrir plus que des respects; mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion.

Il n'avait jamais songé à elle; mais, dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritait la sienne; et, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions; il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigerait; mais, s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour, et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettait le plus, la présence et la

vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, et quelques petites imprécations contre celle qui la causait, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI

Son arrivée à la cour d'Angleterre; caractères des personnes de cette cour.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation avait déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paraît utile devient permis, et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade, à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république, sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Gram-

mont le vit; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté dans les mœurs au lieu du luxe que la pompe des cours étale; tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde, et le chevalier de Grammont ne remporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avait pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclu jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avait près de deux ans qu'il était établi lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre; et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'était une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattait son goût; et, si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais, avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de

donner une idée de la cour d'Angleterre telle qu'elle était alors.

La nécessité des affaires avait exposé Charles II, dès sa première jeunesse, aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avait laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgrâces. Elles l'accueillirent partout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté, jusqu'à l'extrémité, contre une fortune ennemie, qu'il s'était soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avait de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avait suivi dans son exil; et ce qu'il y avait de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composait une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter, dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenait lieu d'éducation; et l'on ne voyait que de l'émulation parmi eux, sur la gloire, sur la politesse et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre était repassé deux ans avant le temps dont on parle pour monter sur un trône qu'il devait, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'était renouvelée à son couronnement (1). La mort

(1) Le couronnement n'eut cependant lieu que les 22 et

du duc de Glocester, et celle de la Princesse Royale (1), qui la suivit de près, avaient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal (2).

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisait pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il était à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédait à personne, ni pour la taille, ni pour la mine. Il avait l'esprit agréable, l'humeur douce et familière. Son âme, susceptible d'impressions opposées, était compatissante pour les malheurenx, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'York (3) était d'un caractère bien différent. On lui attribuait un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa pa-

23 août 1661, après la mort du duc de Glocester, mort de la petite vérole le 3 septembre 1660.

(1) Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, épousa, le 2 mai 1661, le prince d'Orange, qui mourut le 14 mars 1647. Elle revint en Angleterre le 23 septembre, et fut emportée par la petite-vérole le 24 décembre 1660.

(2) L'infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de mai 1662.

(3) Depuis Jacques II.

role, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la justice, il passait pour ami fidèle et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avaient enfin triomphé, en reconnaissant mademoiselle Hyde (1), fille d'honneur de madame la Princesse Royale, qu'il avait épousée secrètement en Hollande. Son père, dès-lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité, mais il avait encore plus de présomption (2).

Le duc d'Ormond avait la confiance et l'estime de son maître. Il en était digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avait abandonnés pour suivre la fortune de Charles II. Les courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir grand-maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande.

C'était justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières ; et, comme le maréchal de Gram-

(1) L'aînée des filles du lord chancelier Clarendon.
(2) Edouard Hyde, comte de Clarendon, auteur de l'*Histoire de la Rébellion et de la Guerre civile en Angleterre*, publiée à Oxford en 1708. Ses contemporains accumulèrent sur lui les outrages les plus injustes. Il mourut en exil en 1674.



ment, c'était l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans (1) étaient en Angleterre ce qu'on les a vus en France; l'un, plein d'esprit et de feu, dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré; l'autre, d'un génie médiocre, s'était élevé de rien à une fortune considérable, et semblait l'augmenter en perdan au jeu et en tenant une grosse table.

Le chevalier Berkeley, depuis comte d Falmouth, était confident et favori du ro commandait la compagnie des gardes du du d'Yorck, et le gouvernait lui-même (2). Il n'avait rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit était à peu près de même; mais ses sentiments étaient dignes de la fortune qui l'attendait, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme; il n'avait pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'était employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des grâces sur le mérite; si poli dans le commerce, qu'il paraissait humilié par la faveur; et si vrai dans tous ses procédés, qu'on

(1) Il était écuyer de la reine Henriette et membre de conseil privé de Charles II.

(2) Il fut le principal favori du duc de York, et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut à l'affaire du Southvold-Bay, le 2 juin 1665, d'un coup de canon qui tua en même temps lord Muskerry et M. Roile. Le duc d'York, qui était auprès d'eux sur le pont, fut couvert de leur sang. Berkeley fut extrêmement regretté du roi, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu insensible à d'autres coups du sort.



ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Les fils du duc d'Ormond et ses neveux avaient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoraient pas depuis son retour. Le comte d'Arran avait une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices: grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossory, son frère aîné, n'avait pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné des Hamilton, leur cousin, était l'homme de la cour qui se mettait le mieux. Il était bien fait de sa personne, et possédait ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'était le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître qu'on pût avoir. Personne ne dansait mieux, et personne n'était si coquet: mérite qu'on comptait pour quelque chose dans une cour qui ne respirait que les fêtes et les galanteries. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de mylord Falmouth; mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sydney, moins dangereux qu'il ne le paraissait, avait trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçait sa figure; mais c'était le petit Jermyn sur qui

pleuvaient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avait dès longtemps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon homme tenait à Paris, tandis que le roi son maître mourait de faim à Bruxelles, et que la reine-mère, sa maîtresse, ne faisait pas grande chère en France.

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avait pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du roi, son frère, n'avaient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple : car, quoiqu'il fût brave et bon gentilhomme, il n'avait ni action d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief : et, pour sa figure, il n'y avait pas de quoi se récrier. Il était petit; il avait la tête grosse et les jambes menues. Son visage n'était pas désagréable; mais il avait de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avait pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employait tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentait. Voilà sur quoi se fondait un mérite si redoutable en amour.

La princesse royale y fut prise toute la première. Mademoiselle Hyde avait fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'était établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans

l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leur cœur. Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie était encore plus faiblement soutenue. L'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine, vive et connaisseuse, suivit le faux brillant qui l'avait séduite; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettait tant et qui tenait si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure, jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avait bien placé la constance pour la première fois.

Tels sont les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvait se tourner sans en voir. Celles de réputation étaient cette même comtesse de Castelmaine, depuis duchesse de Cléveland, madame de Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Middleton, mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat qui brillaient à la cour; mais c'étaient mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stewart qui en étaient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat, ni par sa présence, ni par sa suite. Cette suite était alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours; de six monstres qui se disaient filles d'honneur; et d'une duègne, autre monstre, qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étaient Francisco de Mélo, frère de la Panétra; un certain Taurau-



védez, qui se faisait appeler dom Pédro Francisco Corréo de Silva, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il était beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles, et quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritait d'une nymphe portugaise qu'il lui avait enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui était plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avait, outre cela, six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonctions, qui s'appelait le barbier de l'infante (1). Catherine de Bragance n'avait garde de briller dans une cour charmante où elle venait régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès longtemps connu de la famille royale et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connais-

(1) On prétend que la flotte qui avait été chercher la reine attendit six semaines à Lisbonne, sans qu'on en dît la raison. On imagina qu'il y avait eu quelque changement dans la personne de la princesse, et qu'il fallait ce temps pour que tout fût revenu dans l'état naturel avant son départ. Ce qui donna lieu à l'allusion que fit le chevalier Guillaume Davenant, un jour que le roi était à la comédie. Dans ce temps là il n'y avait point d'actrices, c'étaient les hommes qui jouaient les rôles de femmes. Le roi s'impatientant de ce que la pièce ne commençait pas, le chevalier Davenant lui dit : « *Sire, c'est qu'on rase la reine.* »

sance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parlaient toutes assez pour s'expliquer; et toutes entendaient le français assez bien pour ce qu'on avait à leur dire.

La cour était toujours grosse chez la reine. Elle l'était moins chez la duchesse; mais elle y était plus choisie. Cette princesse avait l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avait dans l'un ou l'autre sexe était distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisait considérer comme née dans un rang qui la mettait si près du trône. La reine mère était de retour (1) après le mariage de Madame; et c'était dans sa cour que les deux autres se rassemblaient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avait un peu décrié les Français, car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire,

(1) Elle était revenue le 2 novembre 1660 après une absence de dix-neuf ans.

familier avec tout le monde, s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, louait tout, et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières, ni sauvages : et, faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageait agréablement de qu'on avait souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs. Il jouait gros jeu, et ne perdait que rarement. Il trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offrait partout aux divers penchants qui l'entraînaient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il était tous les jours retenu pour quelque repas; et ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devaient lui donner à manger. Ces empressements devinrent fatigants à la longue; mais, comme ces devoirs semblaient indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étaient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accablaient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu, c'est-à-dire qu'elle était fort incer-

taine! mais on y mangeait délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux qui s'entendaient en bonne chère, qui ne servaient pas mal, et qui volaient encore mieux.

La compagnie n'était pas nombreuse à ces petits repas; mais elle était choisie. Ce qu'il y avait de meilleur à la cour en était d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenait le plus pour ces occasions n'y manquait jamais. C'était le célèbre Saint-Évremond, historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées;* exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avait conduit en Angleterre quelque temps avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont était, dès ce temps-là, son héros. Ils avaient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Évremond, moins occupé des entêtements frivoles, faisait de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et, par des réflexions sur le passé, tâchait à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

« Vous voilà, lui disait-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante. Pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette : vous jouez du matin jusqu'au soir, ou, pour mieux dire, du soir au

matin, sans savoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque au delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement. Voilà sans doute la plus heureuse situation du monde. Tenez-vous-y, chevalier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuyez l'amour en cherchant les autres plaisirs; il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme, et réjouissez la cour par votre agrément. Divertissez le roi par votre esprit et vos récits singuliers; mais fuyez des engagements capables de vous ôter ce mérite, et de vous faire oublier que vous êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous devenu, si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces épuisements d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce dieu nécessaire en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plus tôt de ne plus vous voir à la cour de France que vous ne vous lasserez de celle-ci: mais, quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connais, mon cher chevalier: s'il vous vient en tête de séduire une femme, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présents et pour vos corruptions. Non, le jeu, tout favorable qu'il

puisse vous être, ne vous saurait tant faire gagner que l'amour vous fera perdre, si vous y succombez.

« Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, et, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouverait-il pas au pied de la lettre; mais ce sont de beaux endroits ; et puisqu'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autre ; car en amour vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons de faire. »

Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie (1)... Est-ce que je mens? poursuivit Saint-Evremond. N'est-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre; et le second, de la faire enrager? car de vous en faire aimer n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelque autre. Une maîtresse qui n'aurait pas d'amants serait sans appas pour vous, et sans prix pour elle, si elle en avait. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples ? Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin, du tour que vous fîtes à Fontainebleau au courrier de la princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin ? Et ce bel exploit n'était que pour vous mettre

(1) Il était né à Saint-Denis-le-Guast, en Basse Normandie.

en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre, et pouvoir lui donner de la confusion et des inquiétudes par des reproches et des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

Qui jamais avant vous s'était avisé de se mettre en embuscade sur un degré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maîtresse? Cependant voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, comme il se glissait la nuit chez..., et cela, sans être seulement son rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne (1)! Que de stratagèmes, de supercheries et de persécutions pour la comtesse de Fiesque, elle qui peut-être vous eût été fidèle, si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquités serait infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici. N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusque dans les amusements galants de votre maître? Soyez donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautés de la cour; et de quelque docilité que soient les Anglais à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à s'accoutumer aux inconstances d'une maîtresse, ni à souffrir patiemment les avan-

(1) Mademoiselle de la Loupe épousa le comte d'Olonne, et se rendit fameuse par ses aventures galantes, dont Bussy-Rabutin parle beaucoup dans son *Histoire amoureuse des Gaules*.



tages d'un rival. Laissez-les en repos, et ne vous faites point inutilement haïr.

Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont point mariées. On veut ici [des desseins sérieux et des fonds de terre. Vous avez aussi peu des uns que des autres. Chaque pays a ses manières. En Hollande, les filles sont de facile accès et de bonne composition; et, dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lucrèces. Chez vous, les femmes sont fort coquettes avant le mariage, et beaucoup plus après; mais, pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute sur un autre ton que celui du sacrement; et je ne vous crois pas encore assez abandonné du Seigneur pour y songer.

Tels étaient les sermons de Saint-Evremond.

Mais il avait beau prêcher, le chevalier de Grammont ne l'écoutait que pour le plaisir; et, quoiqu'il convînt des vérités, il faisait peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Middleton fut la première qu'il attaqua. C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour: assez coquette pour ne rebuter personne; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenait au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être intro-

duit, et choisit un de ses amants pour son confident.

Cet amant, qui avait bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh (1), d'aujourd'hui, et s'appelait Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageait à servir le chevalier de Grammont était le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençait à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avait souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne ; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut ; on se laissa lorgner ; on répondit même ; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenait volontiers ; mais qu'elle ne donnait que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avait une des filles d'honneur de la reine, qui s'appelait Warmestré. C'était une beauté toute différente de l'autre. La Middleton, bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre ; et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres ; et l'ambition de

(1) Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre, et vice-trésorier d'Irlande en 1674.



passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté.

L'autre était brune. Elle n'avait point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étaient des yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnaient rien pour engager, et qui promettaient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentait à ce qu'ils promettaient de plus téméraire.

C'était entre ces deux déités que flottaient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présents étaient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour, arrivaient de Paris chaque semaine avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants, et belles guinées de Dieu, cela se trouvait en espèce dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodaient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stewart commençait alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardait. Mais, au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avait avec Jermyn. Elle ne se contentait pas de paraître sans inquiétude sur une distinction dont



toute la cour commençait à s'apercevoir ; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnait au roi ; et, dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenait souvent à coucher. Le roi, qui ne manquait guère à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquait guère d'y trouver aussi mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans un nouvel entêtement : cependant l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état, sûre, quand bon lui semblerait, de triompher de tout ce que ces occasions auraient eu de plus avantageux pour la Stewart ; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyait ce manége sans y pouvoir rien comprendre ; mais comme il était attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'était une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait guère avoir moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers ; mais sa taille ne l'était pas. Cependant elle était menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait le français mieux que sa langue naturelle ; elle était polie, possédait cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisaient leur chemin dans le

cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnaient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde tenait un rang assez considérable parmi les beautés qu'une prévention aveugle avait coiffées du mérite de Jermyn. Elle venait d'épouser un homme qu'elle avait aimé. Par ce mariage, elle était belle-sœur de madame la duchesse : brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut que, tant qu'on ne parlerait point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seraient rien pour sa gloire, et ce fut pour y mettre la dernière main qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle était d'une taille médiocre; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise; et, quand elle lorgnait, on eût dit qu'elle faisait quelque chose plus.

Jermyn la reçut d'abord ; mais ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'était beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'était rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, était en vogue à Londres en ce temps-là. Sa disposition et sa force charmaient en public : on voulait voir ce que c'était en particulier; car on lui trouvait dans son habit d'exercice toute une autre conformation, et bien d'au-

tres jambes que celles du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendaient celles du public, et ce que publiaient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse ; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçait à ses dépens, on se battait tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en était guère plus chiche qu'elle. C'était madame de Shrewsbury (1).

Le comte d'Arran, qui l'avait servie des premiers, n'avait pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettait son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvait se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvait se plaindre d'en avoir été mal reçu. Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avait pas le temps. Sa gloire en fut piquée ; mais ce fut mal à propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard, frère du comte de Carlisle, en était un. Il n'y avait point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, et que ses manières

(1) Anne Marie, fille aînée de Robert Budenel, comte de Cardignan, et femme de François Talbot, comte de Schrewsbury.

parussent douces et pacifiques, personne n'était ni plus fier ni plus emporté. La Schrewsbury, donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle voulait le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avait si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin appelé Spring-Garden devait être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avait une compagnie dans le régiment des gardes ; et un des soldats de cette compagnie jouait assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête ; et Jermyn se trouva dans le jardin comme par hasard : enflé de ses premières prospérités, il s'était mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Schrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros ; mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas Jermyn de monter au premier signe qu'elle lui fit ; et, ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'était pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'était pas grand railleur ; mais, comme il était encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté ; mais trois fois il supprima son impé-

tuosité naturelle pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame Schrewsbury, et ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha fier et triomphant, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings, homme de bonne fortune et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et, par malheur, intime ami de Rawlings.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout raide, et Jermyn, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupait la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenait, le chevalier de Grammont eut avis par Jones, son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressait auprès de la Middleton. C'était Montagu (1), peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit, et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en fallait pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier

(1) Ralph Montagu, second fils d'Edouard, lord Montagu. Il fut ambassadeur en France en 1669, admis au conseil privé en 1672; joua un rôle dans la révolution; fut, en 1705, élevé au rang de marquis de Monthermer et de duc de Montagu.



de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres et de lui redemander son argent avant que de commencer à la tourmenter ; mais, rejetant ce projet, comme indigne de l'injustice qu'on lui faisait, il était sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Middleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment, plus de ressentiment contre la Middleton, plus d'empressement pour la Warmestré, plus d'inconstance, plus de vœux flottants. Cet objet les fixa tous : et, de ces anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire ; mais il vit bien que, pour réussir, il fallait s'y prendre tout autrement qu'il avait fait jusqu'alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupait une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormond n'en bougeait. Ce qu'il y avait de plus distingué dans Londres s'y trouvait tous les jours. Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs ; mais, après avoir fait cette connaissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenait que mademoiselle d'Hamilton était digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'était

meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII

Le chevalier de Grammont devient amoureux de Mademoiselle d'Hamilton. Aventures d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Middleton, comme on a dit, allait éprouver comme il s'y prenait pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savait pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avait bal. Elle y était; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y était aussi. Le hasard avait fait que, de toutes les belles personnes de la cour, c'était celle qu'il avait le moins vue, et celle qu'on lui avait le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; et, dès ce moment, plus de ressentiment contre la Middleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge, et les plus beaux bras du monde. Elle était grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements : c'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et

l'air de la coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni; les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne sauraient imiter formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands; mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin à son air, à son port, à toutes ses grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit était à peu près comme sa figure. Ce n'était point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir; qu'elle cherchait à briller dans la conversation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais, sans se presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant; et, sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle était réservée; mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse; fiers à outrance, quand il en était question. Cependant elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvait manquer de se faire aimer; mais, loin de le chercher; elle

était difficile sur le mérite de ceux qui pouvaient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont était persuadé de ces vérités, plus il s'efforçait de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisait écouter; mais il était embarrassé de ce que les présents, qui faisaient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étaient plus de saison dans celle dont il fallait désormais se servir.

Il avait un vieux valet de chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avait coutume de partir de Londres toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais, depuis la disgrâce de la Middleton et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'était plus employé que pour les habits que son maître faisait venir de Paris, et ne s'acquittait pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La reine avait de l'esprit, et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être.

Elle avait imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer. et, durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne

furent pas sans occupation. Les beautés qui devaient en être n'étaient guère plus tranquilles ; cependant mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvait donner aux impertinents de la cour. Il y en avait deux qui l'étaient par excellence. L'une était madame de Muskerry, femme de son cousin germain ; et l'autre était une fille d'honneur de la duchesse, que l'on appelait Blague.

La première, que son mari n'avait pas assurément épousée pour ses beaux yeux, était faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées des faveurs de la fortune. Elle avait la taille d'une femme grosse, sans l'être, mais elle boitait avec plus de raison : car, de deux jambes infiniment courtes, elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal. Son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y serait mise en vain, sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. Il avait tout ce qu'il faut dans l'extérieur et

dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parlait éternellement sans rien dire, et renchérissait dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressait à elle; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avaient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se voulaient; cependant ils n'en étaient qu'aux muets interprètes, quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière étaient la danse et la parure. La magnificence des habits n'était pas soutenable avec sa figure; mais, quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquait pas un bal de la cour, et la reine avait assez de complaisance pour le public pour ne jamais manquer de la faire danser : mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchait d'impatience pour les ordres qu'elle attendait.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyait des billets à celles qu'elle nommait, dans lesquels la manière dont elles devaient se mettre était marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux

moyens de le faire tenir. Ce conseil était composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissaient volontiers aux dépens de ceux qui le méritaient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Milord Muskerry ne faisait que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il était fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui était pas tant à charge que celui qu'elle se donnait dans toutes les occasions qui s'en présentaient. Il se crut en sûreté dans celle dont il était question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant; cependant, comme il connaissait la fureur dont sa femme se donnait en spectacle par sa danse et par sa parure, il venait de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine aurait la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avait entre sa figure et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songerait pas à lui donner.

Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avait détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitait ardemment; et, sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions

qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer chez tous les marchands qui trafiquaient au Levant de quelle manière les dames de qualité s'habillaient à Babylone.

Le panneau qu'on tendait à mademoiselle Blague était d'une autre espèce. Elle était d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets à donner dans tout ce qu'on voulait.

Brisacier, qu'elle en croyait dûment atteint, avait l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantait faux avec méthode, et mettait sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtait, autant qu'il pouvait, par les louanges qu'il donnait à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendait presque point le français, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantait ne faisaient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humiliaient par reconnaissance et par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en serait temps.

Pendant que ces petits projets se formaient, le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion

comme celle-là, cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible ; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous promets de bons offices auprès de la petite Stewart. » Il le disait, parce qu'on venait de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençaient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie : et l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : « M. le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laisse le choix des nations... — Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser ; car on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais, sans cela, quelque envie de me mettre à la romaine ; mais, de peur de me faire des affaires avec le prince Robert (1), qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre contre milord Thanet, qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit, j'espère me tirer d'affaire ; de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Thermes demain matin, et, si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que

(1) Petit-fils de Jacques I[er] et plus connu sous le nom de prince Ruper,

vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade. »

Thermes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage, et son maître, redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étaient fort à la mode dans ce temps-là. Elle en avait quelques paires par hasard. Elle en envoya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez, l'autre jour, plus charmante
« que toutes les blondes de l'univers. Je vous
« vis hier encore plus blonde que vous ne
« l'étiez ce jour-là. Si vous continuez, que
« deviendra mon cœur? Mais il y a longtemps
« qu'il est la proie de vos yeux marcassins.
« Serez-vous, demain, de la mascarade? Mais
« peut-il y avoir des charmes dans une fête
« où vous ne seriez pas? N'importe, je vous
« reconnaîtrai dans quelque déguisement que
« vous soyez. Mais je serai mieux éclairci de
« mon sort par le présent que je vous envoie.
« Vous porterez des nœuds de ce ruban à vos
« cheveux, et ces gants baiseront les plus
« belles mains du monde. »

Ce billet avec le présent furent rendus à la Blague avec le même succès qu'on avait fait

tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venait d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette madame de Muskerry lui vint rendre visite; elle paraissait fort affairée. L'heure commençait à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : « Je vous demande le secret, dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes sont faits? Ne vous y fiez pas trop, ma chère cousine. Milord Muskerry, qui devant notre mariage aurait passé les jours et les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, et dit que cela ne me convient pas. Ce n'est pas tout; il m'a si souvent rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis obligée de lui cacher l'honneur que la reine m'a fait de me nommer. Cependant je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais si vous saviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a nommée, outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination. »

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avait fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle d'Hamilton l'avait supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle Hamilton lui dit que tous les maris étaient à peu près de même; qu'il ne fallait pas s'embarrasser de leurs fantaisies;

qu'elle ne savait pas qui devait la mener dans la mascarade; mais que, puisqu'elle était nommée, celui qui l'était avec elle ne lui manquerait pas; qu'elle ne comprenait pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempaient dans le complot riaient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand milord Muskerry leur en fit une à son tour, et, tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart : « Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain? — Non, dit-elle; pourquoi? — Parce que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de la mascarade; j'y ai mis bon ordre; mais, comme elle a le diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule, malgré toutes mes précautions. Encore si c'était parmi la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serais pas en peine. »

On le rassura le mieux qu'on put; et, l'ayant congédié, sous prétexte de mille choses qu'on avait à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price, fille d'honneur de madame la duchesse. C'était justement ce qu'elle cherchait. Il y avait quelque temps que cette fille et la Blague se harpil-

laient au sujet de Dongan (1), que la Price avait enlevé à cette dernière. La haine subsistait encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devaient assister, et, par conséquent, ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avait encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avait envoyée à la Blague; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui semblait fait exprès pour elle, brune comme elle était. La Price lui en fit mille remercîments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. « Vous me ferez plaisir, dit mademoiselle d'Hamilton; mais si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Brisacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait de Dongan. Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit, vous parlez français, et, pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'aurait que faire d'y prétendre.

Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'était que ridicule et coquette. Mademoiselle Price était ridicule et coquette, et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du che-

(1) Les anciens comtes de Limerick étaient de cette maison.



valier de Grammont. On s'étonna de ce qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir, son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé?... — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.... — Comment, Dieu merci! dit le roi : lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. » A ces mots, le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. « Hé bien! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor..., dit-il,

c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau! lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous.... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut? — Oui, péri, perdu, abîmé, que vous dirai-je de plus? — Quoi! le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton — Un sable mouvant auprès de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais, pour

mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre. »

« Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. »

Le roi se tenait les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont, reprenant la parole : « A propos, sire, dit-il, j'oubliais de vous dire que, pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortais de ma chaise, par un diable de fantôme en masque, qui me voulut à toute force persuader que la reine m'avait ordonné de danser avec elle; et, comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, et m'a prié de l'envoyer prendre incessamment. Ainsi Votre Majesté ne ferait point mal de donner ses ordres pour cela; car elle s'est mise en embuscade dans un carrosse pour saisir tous les passants à la porte de White-Hall. Au reste, je vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante aunes de gaze et de toile d'argent autour d'elle, sans compter une espèce de pyramide sur la tête, garnie de cent mille brimborions. »

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à

la réserve de ceux qui avaient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avait nommé pour le bal était présent; et le roi, après quelques moments de réflexion : « Je parie, dit-il, que c'est la duchesse de Newcastle (1). — Et moi, dit milord Muskerry, s'approchant de mademoiselle d'Hamilton, je parie que c'est une autre folle; car je me trompe fort si ce n'est pas ma femme. »

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'était, et qu'on la fît venir. Milord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. La plaisanterie aurait été beaucoup plus loin qu'elle n'avait prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que des danses sérieuses. Cependant il y avait dans cette assemblée d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y eût au monde; mais, comme le nombre n'en était pas grand, on quitta les danses françaises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étaient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires tandis qu'on se reposerait. Les

(1) Marguerite Lucas, la plus jeune des filles du chevalier Charles Lucas, et fille d'honneur de la reine Henriette, femme de Charles Ier qu'elle suivit en exil. Elle épousa, à Paris, le duc de Newcastle, et revint tard en Angleterre, où elle se livra activement à ses goûts littéraires.



filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étaient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avait fait rendre de la part de Brisacier faisait son effet. Elle était arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étaient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avait mis par complaisance; et, ponr éclaircir Brisacier de son sort, elle portait souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il était question. Mais, si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendait plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie; car sa rivale n'avait pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avait insinué la veille; et Brisacier n'avait pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuait de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price était ronde et ragote, et par conséquent ne dansait point. Le duc de Buckingham, qui mettait le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvait, vint le prier de la part du roi de mener la Blague, sans savoir ce qui se passait alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit, sur le mépris qu'il avait pour les contredanses. La Blague crut que c'était elle qu'on

méprisait, et, voyant qu'il s'était remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisait. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète; car bientôt arriva milord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avait fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'était la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avait jamais été; qu'il avait eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles; peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout riait au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupait. Il n'était pas sans rivaux; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il était sans inquiétude. Il connaissait leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants, le plus considérable et le moins déclaré était M. le duc d'York; mais il avait beau s'en cacher, la cour était trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentiments qu'il ne convenait pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parlait tant qu'il pouvait et la lorgnait d'une grande assiduité. Comme la chasse était son plaisir favori, cet exercice l'occupait une

partie du jour. Il en revenait d'ordinaire assez fatigué; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait, quand elle se trouvait chez la reine ou chez la duchesse. C'était là que, n'osant lui parler de ce qu'il avait sur le cœur, il l'entretenait de ce qu'il avait dans la tête; il lui contait des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisait un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes; après quoi ses yeux lui disaient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation; car ces tendres truchemens ne laissaient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardait rien moins que sérieusement, et dont elle prenait la peine de se divertir, avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avait du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russell, oncle et neveu, étaient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle (1) avait bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avaient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois, mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avait pas longtemps que l'on avait

(1) John Russel était colonel du premier régiment des gardes.



quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russel, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable.

Il l'était encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus longtemps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenait le plus était un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y était avec l'amour.

Son neveu (1) n'était alors que cadet de la famille; mais la succession de son oncle le regardait; et, quoiqu'il en eût besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Middleton le traitait avec assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'aurait rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel ; mais il était guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant un peu plus ennuyant quand il parlait.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageait de plus en plus, sans former d'autres projets ni concevoir d'autres espérances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardait que comme ces habitudes de galan-

(1) William Russel était porte-enseigne de Charles II.



terie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe (1) en jugea tout autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avait regret aux heures qu'il donnait au jeu; qu'il ne cherchait plus ces longues et agréables conversations qu'ils avaient d'ordinaire ensemble; et que ce nouvel empressement l'enlevait partout à lui-même.

Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amants bien en repos. La Middleton fait impunément de nouvelles conquêtes, et de vos présents vous souffrez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la cour sans que vous en ayez soufflé. Je l'avais bien prévu, M. le chevalier, vous avez fait connaissance avec mademoiselle d'Hamilton : et, chose qui ne vous était jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voyons un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en premier lieu, que vous espériez de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa naissance et par son mérite, que, si vous étiez en possession des titres et des biens de votre maison, vous seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général : car, si vous ne voulez que de l'esprit, de la sagesse, et les trésors de la beauté,

(1) Saint-Evremond.

vous ne sauriez mieux vous adresser. Mais, pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne sauriez vous adresser plus mal; car votre frère de Toulongeon, de l'humeur dont je le connais, n'aura pas la complaisance de se laisser mourir pour favoriser vos prétentions.

Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu'il faudrait pour l'un et pour l'autre, et c'est beaucoup dire, connaissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie de cette princesse sur un pareil engagement? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre? Le duc de Richmond l'a recherchée des premiers; mais, quoiqu'il fût amoureux, il était intéressé. Cependant le roi, voyant qu'il ne tenait qu'au bien, prit sur lui cet article en considération du duc d'Ormont, du mérite et de la naissance de mademoiselle d'Hamilton, et des services de monsieur son père : mais mademoiselle d'Hamilton, choquée qu'un homme qui faisait l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son caractère dans le monde, n'a pas jugé qu'il fût assez important d'être duchesse de Richmond, au hasard de ce qu'il y aurait à craindre d'un homme brutal et débauché.

Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et l'éclat de sa propre réputation, n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle jamais voulu seulement regarder Henri Howard (1), qui est

(1) Frère de Thomas, comte d'Arundel, qui, par un acte spécial du parlement, recouvra les honneurs de sa famille.



à la veille d'être le premier duc d'Angleterre, et qui possède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk? Je tombe d'accord que c'est un bœuf; mais quelle autre, dans toute l'Angleterre, ne passerait pas par-dessus la pesanteur de son esprit et le peu d'agrément de sa figure pour être, avec trois cent mille livres de rente, la première duchesse du royaume.

Pour achever en peu de mots : milord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avait toujours regardée comme la seule chose qui manquait à son bonheur; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa fortune il n'avait osé lui déclarer ses sentiments; qu'il se sentait assez de faiblesse ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul consentement de ses parents ; et, quoique les premiers refus des belles ne fussent comptés pour rien, il savait de quel air elle recevait ceux dont la personne ne lui était pas agréable.

Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle manière vous prétendez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus : et plus vous le serez, moins serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à présent.

Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Grammont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche et tu connais la nature des étoiles du ciel; mais pour les astres de la terre, tu n'y connais rien, tu ne

dont son aïeul avait été dépouillé pour crime de lèse-majesté, sous le règne de la reine Elisabeth. A la mort de son frère, en 1677, il devint duc de Norfolk.

m'as rien appris de mademoiselle d'Hamilton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les ostrogots dont tu viens de parler. Si elle en avait voulu, je n'en voudrais pas, quoique je l'aime à la folie. Écoute bien ce que je vais te dire. Je me suis mis dans la tête de l'épouser; et je veux que mon pédagogue Saint-Evremond lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le roi; je lui demanderai qu'elle soit dame du palais. Il me l'accordera. Toulongeon (1) crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche; et mademoiselle d'Hamilton aura Sémeat (2) avec le chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolk et des Richmond. Hé bien! as-tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je le dis.

C'était dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stewart était si déclarée qu'on voyait bien qu'il ne lui manquait que de l'art dans sa conduite pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'était de son cœur. L'occasion était belle pour ceux qui avaient de l'expérience et de l'ambition. Le duc de Buckingham (3) se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur, et quelle tête pour en conduire une autre! Cependant, c'était l'homme du monde le plus capable de s'insi-

(1) Il mourut en 1679; et, selon Saint-Evremond, rendit le comte de Grammont, son frère, un des plus riches seigneurs de la cour.

(2) Maison de campagne appartenant à la famille des Grammont.

(3) Georges Villiers, second duc de Buckingham.



nuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart : elle avait un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisait rire de tout; et son goût pour les amusements frivoles, quoique naturel, ne semblait permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en était hors les poupées. Le colin-maillard était de ses passe-temps les plus heureux. Elle faisait des châteaux de cartes quand on jouait le plus gros jeu chez elle; et l'on n'y voyait que des courtisans empressés autour d'elle, qui lui en fournissaient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter.

Elle ne laissait pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisait les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantait agréablement : elle ne haïssait point la médisance; il en était le père et la mère; il faisait des vaudevilles, inventait des contes de vieille, dont elle était folle. Mais son talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il était difficile de se passer de lui quand il voulait bien prendre la peine de plaire. Il s'était donc rendu si nécessaire aux amusements de la Stewart, qu'elle le faisait chercher partout lorsqu'il ne suivait pas le roi chez elle.

Il était parfaitement bien fait, et croyait l'être beaucoup plus qu'il ne l'était. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit pren-

dre sur son compte des gracieusetés qui n'étaient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise pour se prévaloir d'un goût auquel il s'était mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut envoyé si loin, qu'il abandonna tout-à-coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avait procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Milord Arlington (1) entreprit le projet que le duc de Buckingham venait d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avait pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui dans la fortune qu'il avait déjà faite. Ses premières négociations avaient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avait pas tout-à-fait perdu son temps; car il avait parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux et la gravité des Espagnols; et, dans les affaires, il imitait assez bien leur lenteur. Il avait une cicatrice au travers du

(1) Henri Bennet, comte d'Arlington, premier secrétaire d'État, et grand chambellan du roi Charles II, mort le 26 juillet 1685. Accommodant dans ses principes, et d'un abord agréable, il plaisait lors même qu'on savait qu'il trompait; et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvait commander le respect.



nez, que couvrait une longue mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard; et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée, d'une grande avidité pour le travail, et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique : et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur sa parole, et on l'avait fait ministre et secrétaire d'Etat sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avait obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services et de ses avis les mieux raisonnés pour se conduire dans le poste où il avait plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en était qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il était à la tête de ceux que le duc de Buckingham avait coutume de contrefaire; et, comme sa présence et ses discours renouvelaient exactement le ridicule qu'on lui avait donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avait longtemps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné; son orgueil était digne du poste qu'il occupait, et sa délicatesse sur la gloire méritait tous les ridicules qu'on lui donnait. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avait préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts, ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'Etat, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments ; et ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande (1) pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton (2) était l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et milord Arlington venaient d'échouer. Il se l'était mis en tête: mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire.

C'était une des plus agréables femmes qu'on pût voir, elle avait la plus jolie taille du monde quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle était blonde, et elle en avait l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avait de grands

(1) Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, prince d'Orange et comte de Nassau.
(2) Georges Hamilton, frère de l'auteur.

yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étaient engageantes, son esprit amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'était point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle était fille du duc d'Ormond. Hamilton était son cousin germain. Ils se voyaient tant qu'ils voulaient sans conséquence; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposaient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avait prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avait fait tout ce qu'il fallait pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances; mais les empressements d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvait plus, lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait pas peu coûté. Mille espérances de grandeur et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit partout contribuèrent à les augmenter.

La reine fut abandonnée des médecins. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avait

point renvoyées remplissait la cour de cris lugubres; et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimait pas à la vérité, mais qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendrement; et, croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie; mais que, n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avait du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il lui avait refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes; et, sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avait désobéi; et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie qui lui devait être fatal, la sauva; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avait déjà quelque temps que Jermyn était remis de ses blessures; cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étaient des promenades où les beautés de la cour, à cheval, faisaient assaut de grâces et d'at-

traits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois on voyait sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne (1). C'était des degrés de ce palais que la cour descendait pour s'embarquer sur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portaient tous les charmes de la cour et de la ville, faisait cortége aux berges où était la famille royale. Les collations, la musique et les feux d'artifices en étaient. Le chevalier de Grammont en était toujours aussi; et c'était un grand hasard quand il n'y mettait pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étaient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisait venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaraient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étaient des ambigus qui partaient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose était quelquefois au-delà de ses espérances; quelquefois elle y répondait moins; mais il est constant qu'elle lui coûtait toujours infiniment.

Milord Falmouth était un de ceux qui

(1) White-Hall, qui fut presque entièrement brûlé le 4 janvier 1698.



avaient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : et comme il allait souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremond seul, et un repas pour six personnes qu'on aurait priées dans les formes : Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde ne vous aurait pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a longtemps qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France; et, pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterais, si je ne craignais de vous perdre dès que votre paix serait faite; mais, grâce à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant j'ai ordre du roi mon maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de quinze cents jacobus. C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.

Le chevalier de Grammont reçut, comme il devait, l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. Je reconnais, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition; mais, j'y reconnais encore mieux le caractère de milord Falmouth, et je le supplie d'assurer sa majesté que j'en ai toute la reconnaissance du monde. Le roi mon maître ne me laissera

pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques soupers à messieurs les Anglais. Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde.

Milord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à M. de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre (1); et M. de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. Rien n'était tant à la mode dans la belle saison que cette promenade. C'était le rendez-vous de la magnificence et des appas. Tout ce qui avait de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressait à ce rendez-vous. Le roi ne s'y déplaisait pas.

Comme il n'y avait pas longtemps que les carrosses à glaces (2) étaient en usage, les dames avaient de la peine à s'y renfermer. Elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on

(1) Pendant les années 1633, 1664, 1665. Lord Clarendon dit qu'il était difficile de négocier avec lui, parce qu'il était naturellement capricieux, jamais libre aux heures qu'il avait lui-même données; hypocondriaque et dormant rarement sans opium.

(2) Les carrosses furent introduits en Angleterre en 1564.

pouvait inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode et qui renchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission ; et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avait ordonné qu'on y mît quinze cents louis, et le duc de Guise, qui était de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent ; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvaient être agréables, ne pouvait se lasser de l'en remercier : mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence qu'à condition qu'il n'en refuserait pas quelque autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec madame la duchesse d'York. Madame de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'était changée en haine mor-

telle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y voulait être la première.

La Castelmaine était grosse, et menaçait d'accoucher avant terme, si sa rivale avait la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettrait jamais en état d'accoucher si on la refusait. Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole; et l'on tint que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine-mère, qui, sans faire de tracasseries, ne laissait pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement, selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont sur ce qu'il avait jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritait un présent si magnifique : Mais d'où vient, dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville. Madame, lui dit-il, le chevalier de Grammont n'aime point le faste. Mon link, dont vous parlez, est affectionné pour mon service; outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre majesté ne connaît pas la nation des links. Elle est trop charmante. On ne saurait faire un pas la nuit qu'on n'en voie accourir une douzaine. La première fois que je fis connais-

sance avec eux, je retins tous ceux qui m'offraient leurs services; si bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avais bien deux cents autour de ma chaise. Le spectacle était nouveau; car ceux qui m'avaient vu passer avec cette illumination avaient demandé quel enterrement c'était. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quelques douzaines de schellings que je leur avais jetés; et celui dont votre majesté fait mention en ayant battu trois ou quatre à lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon aumônier Poussatin. Comment! dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs! Ce n'était pas apparemment un prêtre?... Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin.

CHAPITRE VIII

Relation du siége de Lérida : histoire de l'aumônier Poussatin.

Sire, dit-il, M. le Prince assiégeait Lérida (1). La place n'était rien; mais don Gré-

(1) Ce fut en 1647. « On l'accuse (Condé) dans quelques

gorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Guzman ensemble, et plus galant que tous les Abencerrages de Grenade. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont (1), dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Grégorio Brice. Mais M. le Prince, couvert de gloire, et fier des campagnes de Rocroi, de Norlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure, et qui répéta deux ou trois fois : Alerte à la muraille. Ce cri fut suivi d'une salve de canon et de

livres, de fanfaronnade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons : on ne savait pas que c'était l'usage en Espagne. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. III)

(1) Antoine, maréchal de France, retiré du service en 1672, et mort en 1678.

mousquéterie, et cette salve d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

Le lendemain, Grégorio Bricé envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement son altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner; mais que s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole; et, dès que nous entendions, Alerte à la muraille, nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyait la tranchée, comblait nos travaux, et qui tuait ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le sentiment des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

Comme nos troupes se retiraient, don Grégorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite et pour en recevoir la récompense. Votre majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu'on fit au petit Brice après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : on le mit à l'inquisition.

Quoi! dit la reine-mère, à l'inquisition pour ses services! Pas tout à fait pour ses services dit-il; mais, sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

La campagne de Catalogne finie de cette manière, continua le chevalier de Grammont, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais comme M. le Prince en avait fait provision en d'autres rencontres, et qu'il avait de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. M. le Prince était le premier à nous mettre en train sur son siége. Nous fîmes quelques couplets sur ces *Lérida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien ; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris où l'on nous traitait encore plus mal.

Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête. Une troupe de Catalans qui dansaient au milieu de la rue vint danser sous les fenêtres de M. le Prince pour lui faire honneur, M. Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir dansait, au milieu de cette troupe comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il faisait. M. le Prince fut charmé de sa disposition et de sa légèreté.

Je le fis venir après la danse, et lui ayant demandé ce qu'il était : Prêtre indigne, à votre service, monseigneur, me dit-il. Je

m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'allais en Catalogne pour servir d'aumônier dans l'infanterie ; car, Dieu merci, je vais bien du pied : mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisait à votre grandeur de me prendre à son service, je la suivrais partout, et la servirais fidèlement. M. Poussatin, lui dis-je, ma grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier ; mais puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

M. le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre Poussatin était fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en équipage à Perpignan ; mais lui ayant fait donner le justaucorps d'un des laquais du maréchal de Grammont, qui restait avec l'équipage, je le fis monter derrière le carrosse de M. le Prince, qui mourait de rire toutes les fois qu'il voyait la mine peu orthodoxe que le petit Poussatin avait en livrée jaune.

Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier ; car, en Espagne, il n'est pas tout-à-fait si rare de voir danser les ecclésiastiques que de les voir en livrée.

Poussatin fit des merveilles devant la reine mais, comme sa danse était un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les dames lui demandèrent quartier. Il y avait de quoi vaincre tous les parfums et toutes les es-

sences dont elles étaient munies. Poussatin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges et quelques louis.

J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier, et j'ai su depuis que Poussatin prêchait avec la même légèreté dans son village qu'il dansait aux noces de ses paroissiennes.

Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Gregorio Brice la scandalisa bien davantage ; et, comme je voulais justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paraissait si dur : Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'état voulait introduire ce gouverneur dont vous venez de parler? De quel attentat contre la religion était-il accusé pour qu'on le mît à l'inquisition ? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté. C'était une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avait aucune mauvaise intention. Son crime n'aurait pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France, puisque ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avait les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure ; et le chevalier de Grammont satisfit sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisait bon l'écouter quand il faisait quelque récit ; mais il ne faisait pas bon se trouver en son chemin par la concurrence ou par le

ridicule. Il est vrai qu'il n'y avait que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell était de temps en temps l'objet de ses railleries ; encore le traitait-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avait coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell était un des fiers danseurs d'Angleterre ; je veux dire pour les contredanses. Il en avait un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert ; et, pour prouver qu'il n'était pas vieux, il dansait quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressemblait assez à ses habits ; il y avait vingt ans que la mode en était passée.

Le chevalier de Grammont voyait bien qu'il était fort amoureux ; et, quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en était que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avait de faire demander mademoiselle d'Hamilton, mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il était dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le chevalier de Grammont était un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitait d'elle : mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit son temps ; et, s'adressant à mademoiselle d'Hamilton d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière : Je suis frère du comte de Bedfort ; je commande

le régiment des gardes ; j'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent comptant. Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma personne. L'un des présents ne vaut pas grand'chose sans l'autre, j'en conviens ; c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme, qui vraisemblablement ne durera pas longtemps, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la proposition à monsieur votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de savoir vos sentiments. Mon neveu Guillaume ne sait encore rien de mon dessein ; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable ; car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici ; car il ne faisait que dépenser son argent auprès de cette coquine de Middleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Mademoiselle d'Hamilton avait eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle était fort honorée de ses intentions pour elle ; encore plus obligée de ce qu'il avait bien voulu la consulter avant que de les déclarer à ses parents. Il sera, lui dit-elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux ; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi que vous ne soyez revenu.

En tout cas, si l'on me pressait beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en avertir. Ainsi vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira ; mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipiter votre retour.

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avait de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissaient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisait de lui ôter un rival si dangereux.

Il est donc parti, chevalier ? lui dit le roi... Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec son asthme et son équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille-morte, et le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi je n'aurai plus affaire qu'à Guillaume Russell, qu'il laisse résident auprès de mademoiselle d'Hamilton ; et, pour lui, je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même pour appuyer les intérêts d'un autre ; et, il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, savoir, de sacrifier le portrait ou quelques lettres de la Middleton, j'ai, ma foi, de quoi faire paroli de ces sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

Puisque vos affaires vont si bien du côté des Russell, lui dit le roi, je veux bien vous ap-

prendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'était déjà marié. Mon frère est nouvellement amoureux de madame de Chesterfield. Que de bénédictions à la fois! s'écria le chevalier de Grammont; je lui sais si bon gré de cette inconstance, que je le servirais de bon cœur auprès de sa nouvelle maîtresse, s'il n'avait Hamilton pour rival. Votre majesté ne saurait trouver mauvais que je serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci que le duc d'York, lui dit le roi; mais de l'humeur dont je connais milord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée.

Voici ce que c'était que ce milord Chesterfield(1). Il avait le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avait été fort haï du roi, parce qu'il avait été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun était qu'il avait eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée; et, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendait, on le croyait assez volontiers.

Il avait recherché la fille aînée du duc d'Ormond(2) dans le temps qu'il avait l'esprit

(1) Philippe Stanhope, deuxième comte de Chesterfield, chambellan de la reine, et colonel d'un régiment des gardes.
(2) Elisabeth Butler.

encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine, et l'établissement qu'il espérait par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avait donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et il vécut quelque temps avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle était fine et délicate sur le mépris ; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite ; et, dans le temps que son époux commençait à lui faire voir qu'il l'aimait, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimait plus.

Ils en étaient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venait de faire son époux, à tout ce qui lui restait de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une était désagréable par l'impolitesse de ses manières, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savait armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire. Elle était, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre. Elle logeait chez le duc d'Ormond, à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avait les entrées libres à toute heure.

Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignait pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avait aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avait pu tout d'un coup passer

de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devait troubler son repos.

Hamilton, qui le connaissait, se mit de son côté sur ses gardes ; et plus ses affaires s'avançaient, plus il était attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisait les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine ; se plaignait de ses emportements, et lui demandait à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avait véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ses discours flattaient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avait demandée. Hamilton n'était donc plus embarrassé que de la conduite de madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaraient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il était discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquait en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnait audience à ceux du duc d'York ; et qui plus est, leur faisait des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompait comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield semblaient dire à ce nouveau rival ! Il ne trouvait pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit

comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avaient mille fois ri tête à tête : mais ce qu'il jugeait encore moins possible était qu'elle voulût commencer une autre aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avaient engagée.

Cependant il se mit à l'observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations lui firent voir que, si elle ne le trompait, elle en avait bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement qu'il méritait que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Milord Chesterfield avait pris les mêmes alarmes; et ne doutant plus, par les observations qu'il avait faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'était emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit; et, sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse avant la déclaration de

son mariage; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

CHAPITRE IX

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avait manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement en avaient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avait rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, semblait ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchait de si près au trône; que la possession de mademoiselle Hyde n'avait plus de charmes nouveaux pour lui; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étalait ce qu'elle avait de plus rare dans la cour du roi son frère, et qu'il se voyait l'unique exemple d'un prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paraissait horriblement mal assorti

de toutes les manières. Il se souvint que Jermyn ne l'avait engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageait son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devait au roi. L'indignation qu'en auraient la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il semblait par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté se présentaient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençait dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations, il s'ouvrit à milord Falmouth, et le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Il ne pouvait mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord, non-seulement qu'il n'était pas marié, mais qu'il était impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage était nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable; mais que c'était une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venait de faire partir du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité; qu'à l'égard de ses scrupules il n'avait qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avait tenue avant qu'il la connût; et que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût

déjà faite, il aurait bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit; et milord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur voulait. Ces messieurs étaient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot et Killerew, tous gens d'honneur, mais qui préféraient infiniment celui du duc d'York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étaient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule, que, quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvaient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avait porté; qu'il se croyait obligé de tenir toutes les paroles qu'il avait pu lui donner; mais que, comme l'innocence des personnes de son âge était exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étaient répandus au sujet de sa conduite, il les priait comme amis, et leur ordonnait, par tout ce qu'ils lui devaient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savaient, d'autant qu'il était résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avait pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas, de la pauvre Hyde. On y joignit

toutes les circonstances qu'il fallait pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que, dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Jermyn jouaient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avait fait semblant de se trouver mal, et s'était retirée dans une chambre au bout de la galerie ; que lui, déposant, l'avait suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avait fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avait donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il était au conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étaient sur la table qu'à celle qui les occupait alors, ils avaient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusait de ce désordre, en avait été longtemps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avait eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne roulaient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces faibles dépositions, dit tout net qu'il avait eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avait l'esprit vif et badin, et savait donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il as-

sura qu'il avait trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avait eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes qui pouvaient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y allait souvent, et qu'elle s'y plaisait fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avait par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venaient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, milord Falmouth, qui l'avait suivi, conta ce qui venait de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisait la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Milord Falmouth commençait à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentait un peu de la part qu'il y avait eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent, à l'heure marquée, son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paraissaient mouillés de quelques larmes qu'elle s'efforçait de retenir. Le

chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà.

La surprise ne servait de rien, et l'étonnement n'était pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étaient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher, ils se jettèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits maîtres, qui avaient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyaient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; et, quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'était dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices ceux qui l'avaient attaquée par des endroits si sen-

sibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquait plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre.

Le duc d'York, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvait donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnegy, qui s'était trouvée sous la main de bien d'autres. Elle était encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Milord Carnegy, son époux, était encore en Ecosse ; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssait, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avait eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisait pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais, comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. Il y avait longtemps que les choses étaient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle. Cependant, comme ce retour les obligeait à quelques égards, il n'allait plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire

toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'était établi pendant son absence; et, sans savoir ce que c'était que madame Southesk, il apprit que son maître en était amoureux.

Il y fut mené, pour figurer à quelques jours de là. Le duc le présenta; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnait sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il était de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il était si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avait laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avait chargé pour l'infante du Portugal, et ne s'en était aperçu que dans le temps qu'on le menait à son audience.

Il était donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devrait pas être malin dans ces rencontres, lui amenait milord Southesk en personne. On avait eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la Southesk avait assuré que son époux était allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux

taureaux, spectacles qui l'amusaient agréablement, et dont il ne revenait d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avait point vu depuis qu'on était revenu de Flandre; et, sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : Eh! bonjour, Carnegy, bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles? Que viens-tu faire ici? N'en voudrais-tu point aussi à la Southesk? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle il est là-dedans qui lui en dit deux mots.

Southesk, interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami; et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mourait d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit. Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avait plus rien de plaisant pour ceux qui y étaient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venait de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence ; car le traître de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avaient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi ; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avait industrieusement préparé.

Madame Robarts brillait en ce temps-là. Sa beauté frappait d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchait pas. Le duc d'York n'aurait pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Milord Robarts, mari de la belle, était un vieux sacripant, incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avait pour elle, et laissa voir qu'elle était assez portée à la reconnaissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin; mais, l'éternel Robarts redoublant de vigi-

lance et d'assiduité à mesure que les approches se faisaient, on eut recours à tout ce qui pouvait le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avaient part à sa confiance lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province: on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avait en Irlande, dont on lui laissait la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugerait à propos.

Il entendit parfaitement ce que voulaient dire ces propositions: il en comprit tout l'avantage; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savait à merveille; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à sainte Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquait la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avait eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant

passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire,

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avait essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'était ce même Digby dont Bussy fait mention dans ses Annales, il suffira de dire qu'il n'avait pas changé de caractère. Il savait que l'amour et les plaisirs gouvernaient un maître qu'il gouvernait à l'exclusion du chancelier (1) : ainsi c'étaient fêtes sur fêtes chez lui : le luxe et la délicatesse régnaient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étaient mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étaient toutes deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'était bien ce qu'il fallait au roi. Bristol voyait les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis,

(1) Le comte de Bristol, dit milord Clarendon, ménagea au roi des parties de plaisirs et de débauches. C'était le fameux lord Digby, secrétaire d'état du temps de la guerre civile. Lord Orford dit que sa vie fut une contradiction perpétuelle. Les histoires d'Angleterre sont remplies des aventures de cet homme inconséquent, qui mourut en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.



en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osait plus y songer : mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle; ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi bien que d'années, avait passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'était un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnait ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respirait les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage, et, comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avait que dix-huit.

Le duc d'York l'avait un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étaient opposés avant son mariage. Elle voulait être

de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeait d'être dame du palais de la duchesse, elle était sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant pour inquiéter tant de monde.

Cependant comme elle ne pouvait voir le duc qu'aux assemblées publiques, il fallait de nécessité qu'elle y fit de grands frais en avances pour le séduire; et, comme c'était le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étaient pas les moins intéressés. Hamilton et milord Chesterfield les observaient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avait couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'était flatté jusque-là que la vanité seule intéressait le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau ne pas y avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respirait à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspi-

rent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer, et les hommes ne cherchaient qu'à plaire. Chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence; quelques-uns par l'esprit; beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avait un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avait du génie pour la musique; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose: mais sa composition était si gracieuse et si tendre, qu'il aurait donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instruments. La vérité est que rien n'était plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avait tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouait bien ou mal; et sur la toilette des belles on était aussi sûr de voir une guitare que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouait passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'était !

Le duc d'York prétendait ne la pas bien savoir, et pria milord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avait la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui voulait jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa

sœur. Elle était logée à la cour chez le duc d'Ormont, son père, et cette merveilleuse guitare y logeait avec elle. Je ne sais si la chose avait été concertée; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi milord Chesterfield tellement effrayé de cette visite inopinée qu'il fut quelque temps avant que de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devait.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons. plus noirs que l'encre, s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir; car, tandis que le frère jouait de la guitare, la sœur jouait de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne; Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois.

Le duc assura qu'on ne pouvait mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce : mais son époux, qui vit bien que c'était à lui qu'on la jouait, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il fallait se contraindre, tandis qu'on se contraignait si peu devant lui, il était résolu de voir à quoi cette visite aboutirait; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avait l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandait. Son premier mouvement fut de dire qu'il était malade; le second de croire que la reine, qui l'envoyait chercher si mal à propos, était du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, et toutes les

irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il était de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux; ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avait mandé pour une audience que la reine donnait à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençait-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnait à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venait de laisser ensemble; et, dans son cœur, il lui en sut le gré que méritait ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensait d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venait de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avait profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit; et, comme il fallait ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour; il cherchait quelqu'un, il s'imaginait qu'on devinait le sujet du trouble qui l'agitait. Il évitait tout le monde; mais, à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'était ce qu'il lui fallait. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-

Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au Cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venait que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyait depuis longtemps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifiait pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires allaient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'allait pas au fait, ne laissa pas que de l'en remercier; et, comme il méditait une réponse.: Madame vôtre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. Hamilton trouva ce dernier article un peu fort; et s'étant mis à le réfuter: Mon Dieu! lui dit milord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que, m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serais fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choses qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux; ce personnage est odieux: mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge,

par les choses que je vais vous dire,, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services? Mais il y a longtemps que nous le connaissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies.

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avait faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyait de son cousin d'Arran, qui les avait si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprend donc? poursuivit-il. Or écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il faut en convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi, disait Hamilton en lui-même. Et l'autre continuant sa description: Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il; et, pour diminuer ses défauts autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts.

Hamilton ne pouvait deviner à quoi diable

tout cela visait, et Chesterfield devinant sa pensée : donnez-vous un peu de patience, lui dit-il. Je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience de ces damnés Moscovites ; le roi venait d'y arriver ; et comme si le duc eût juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts avait pris que les Moscovites avaient tous de belles femmes, et que leurs femmes avaient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avait point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. On était prêt de se prosterner pour en adorer la beauté, car effectivement il n'y en a point de plus belle ; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle était trop menue, et prononça qu'il n'y avait rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue ; et conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour une jambe sans bas verts. C'était, selon moi, déclarer qu'il en venait de voir, et qu'il en avait encore la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne savait quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnait à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant faiblement que les apparences étaient souvent trompeuses ; que madame de Chesterfield avait la faiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour

ne pas rebuter son altesse, il n'y avait point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avait beau donner des consolations qu'il ne sentait pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensait rien moins que ce qu'il disait; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyait prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressemblait en rien à celui des premiers qu'il lui avait écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composaient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre de jolies choses qu'il avait mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui semblait dans ce moment qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochait. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avait cru quelques moments auparavant; mais ces remords venaient un peu tard. Il venait de rendre son billet, et la Chesterfield avait marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout semblait la justi-

fier et le confondre Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeait, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avait point cherchée. Il se tenait à l'écart, n'osait lever les yeux sur elle, et paraissait d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'était Vénus avec toutes ses grâces qui venait de lui parler. Il était auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il était en peine de savoir quand ou par où sortirait cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il était question. Il n'avait rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avait tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva.

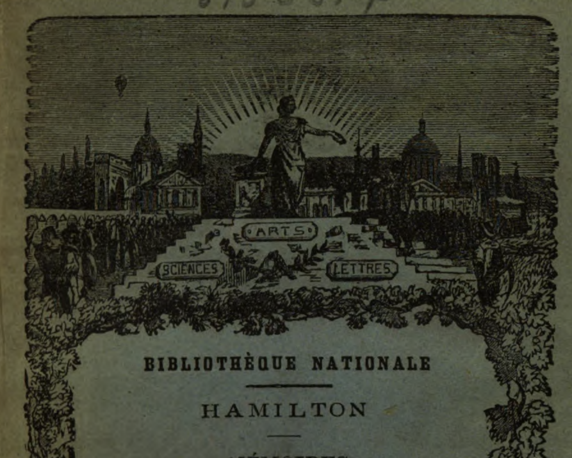
« Vos emportements sont si ridicules, que

c'est vous faire grâce que de les attribuer à un excès de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir bien envie d'être jaloux pour le devenir de celui dont vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour donner de l'inquiétude à un homme d'esprit? et quel esprit, pour s'être emparé du mien! N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas verts, qui s'est trouvée l'objet de ses caprices, vous a pu séduire par des circonstances si pitoyables! Que ne s'est-il vanté, dans les confidences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pièces ma pauvre guitare! Cet exploit vous aurait peut-être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en vous-même; et, si vous m'aimez, louez la fortune de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne l'attention qu'on devrait avoir sur ces sentiments pour l'homme le plus aimable et le plus dangereux de la cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse a ces marques d'une bonté dont il se croyait indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet, il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avait répandue dans son âme. Il n'avait garde de se contenter de ce que les regards avaient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

FIN DU TOME PREMIER.

Typ. Rouge, Dunor et Fresné, rue du Four, 43.



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

HAMILTON

MÉMOIRES DU CHEVALIER DE GRAMMONT

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL, 2

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

HAMILTON

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE GRAMMONT

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
2, RUE DE VALOIS, PALAIS-ROYAL

1874

MÉMOIRES

DU

CHEVALIER DE GRAMMONT

CHAPITRE IX.

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre. (Suite.)

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valait-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avait été défiant, se parait à tout moment d'un feint mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari. La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donnerait au public quelques apparences en faveur du duc pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troublait le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui semblait qu'il ne tenait qu'à elle de la faire

naître. Elle s'en défendait par les obstacles dont elle faisait le dénombrement, et qu'elle ne demandait pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermait la bouche, et tandis qu'il y travaillait, et qu'il était dans l'admiration comment deux personnes qui se voulaient tant de bien, et qui étaient d'accord, ne pouvaient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus, et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton était au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on était venu dans sa chambre avec précipitation. Il avait encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivait à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations, outre qu'il arrivait mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvrait de grands yeux à mesure qu'on lui contait des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paraissaient incroyables, malgré les particula-

rités du fait. Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine, et cette chambre était alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyaient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi tout le premier comme j'entrais pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourraient s'apercevoir de ce qu'il ne tenait qu'à moi d'aller voir.

Madame votre cousine jouait, comme je vous ai dit. Le duc était assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main était devenue; mais je sais bien qu'il s'en fallait jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étais derrière eux dans la place que la Denham venait de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerais pas à prendre mon parti, si les ressentiments m'étaient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurais bien m'en faire raison, si, tout in-

digne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avais des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettrait au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'était pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutait que la jalousie et ne respirait que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avait de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputait à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvait que les choses fussent comme il venait de le dire, qu'il fermerait les yeux sur tout autre intérêt que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus, et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutait quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumaient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignait.

Il ne tenait qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions; mais il était trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considérait comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour

rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez milord Chesterfield dans le transport qui l'aveuglait, et lui dit qu'il en avait assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivrait lui-même en cas pareil; qu'il n'y avait plus à balancer, s'il voulait sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avait pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il fallait incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnaître, le plus tôt serait le mieux.

Milord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avait déjà regardé comme le seul qu'on pût lui donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutait pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquait lorsqu'il lui dit qu'il fallait se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on était au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'était tout de bon. Elle connut, à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyait avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur, et voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptait bien qu'elle serait éclairée par lui d'un malheur dont elle ignorait la cause, et que sa passion trouverait enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattait qu'il serait encore plus outré qu'elle :

mais c'était s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étaient faits, qu'elle recevait des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avait aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout : dans cet état funeste, quelques larmes l'auraient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paraissait inconcevable, et, ne le voyant point paraître, elle trouva le moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans daigner m'apprendre pour quel crime on me traite en esclave, consentent à mon enlèvement ? Que veulent dire votre silence et votre inaction dans une conjoncture où votre tendresse devrait être la plus vive ? Je touche au moment de mon départ, et j'ai honte de sentir que vous me le faites envisager avec horreur, puisque j'ai raison de croire que vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-moi du moins savoir où l'on m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans les déserts, et pourquoi vous paraissez, avec toute la terre, changé pour une personne que toute la terre n'obligerait pas à changer, si votre faiblesse ou votre ingratitude ne vous rendait indigne de ma tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre

plus fier de sa vengeance. Il avalait à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutait pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisait merveilleusement dans la part qu'il avait à son affliction, et se savait bon gré du conseil qu'il avait imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il était contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignorait le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de milord Chesterfield. On regardait avec étonnement en Angleterre un homme qui avait la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme; mais, dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violents pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusait pourtant le pauvre Chesterfield, autant qu'on l'osait sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avait eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettraient jamais le pied en Italie pendant leur vie pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut longtemps l'entretien de la

cour, le chevalier de Grammont, qui ne savait pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble, et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui, malheureusement, avait eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui ; mais si Saint-Évremont y avait travaillé, ce n'était pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère : mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verrous. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et le ressentiment vindicatif,

ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes! qui, loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avait bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on aurait peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on aurait oubliée partout au bout d'un mois! Mais, dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on le flattait qu'elle l'avait pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde! Les Rochester (1), les Middlesex (2),

(1) Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit Walpole, aimaient à inspirer, et qu'elles rougissaient d'avouer.

(2) Lionel, qui était alors comte de Middlesex, et qui mourut en 1674, n'est point la personne dont il est ici question. Celle que l'auteur a en vue est Charles Stackville, alors lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset, Walpole dit de lui qu'il était le plus bel homme



les Sydley, les Ethéredge (1), et toute la troupe des beaux-esprits, mirent au jour force vaudevilles qui divertissaient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréactifs, comme on dit; et, dans tous les lieux où ce sujet était traité, voulant produire le supplément qu'il y avait fait : C'est une chose singulière, disait-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables! La pauvre petite Chesterfield, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari fâcheux qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériterait tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en

de la cour voluptueuse de Charles II et de celle du roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avait ni l'insensibilité du roi, ni le défaut de principes, ni l'étourderie du comte. Rochester s'étonnait que lord Dorset pût tout faire sans qu'on y trouvât à redire. Sans être exempt des faiblesses de l'humanité, il en avait toute la sensibilité; et cette sensibilité faisait excuser celui que l'on aimait. Il paraît que la bonté de son âme fit oublier la méchanceté de ses vers.

(1) Le chevalier Georges Etheredge, auteur de trois comédies, naquit vers l'année 1636. Il fut, sous le règne de Jacques II, employé dans les pays étrangers, d'abord comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme ministre à Ratisbonne, où il mourut vers le temps de la révolution.

garde! mais la Middleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répandent leurs faveurs à droite et à gauche sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle ferait tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en irait que la tête plus levée. On dirait qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chestersfield exerce une tyrannie pareille et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien! Mais, s'il en croit être bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien; et souvent une femme qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Ecoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco :

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'amour est trop fort;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine,
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs;
On prend cent plaisirs;
Mais, pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étaient les paroles dont le chevalier de Grammont passait pour auteur. La justesse ni le tour n'y brillaient point excessivement; mais, comme elles contenaient quelques vérités qui flattaient le génie de la nation et de ceux qui prenaient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci, le duc d'York, qui ne voyait plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avait pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causait son éloignement : mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvait demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avait aimé devant, et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avait à Londres un peintre assez renommé pour les portraits! Il s'appelait Lely. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck répandues en Angleterre l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. Lély les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le

plus achevé. Lély avoua qu'il y avait pris plaisir.

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avait rien à faire là pour ses espérances; et dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmait celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avait si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisait l'objet de son ambition : mais, comme elle n'était pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposerait à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguait avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenait de plus en plus, et sentait qu'il avait raison. Sa femme était jeune et belle, lui vieux et dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort

des maris de son âge et de sa figure? Il se le disait continuellement; mais, aux compliments qu'on lui fit de tous côtés sur la charge que madame sa femme allait avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre un autre. Il lui fallait des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de milord Chesterfield ne suffisait pas pour ce qu'il méditait; outre qu'il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours (1).

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortirait : mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avait bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignait quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'était pas

(1) Les satires du temps, dont on trouve quelques-unes dans les œuvres d'André Marvell, insinuaient que milady Denham avait été empoisonnée dans une tasse de chocolat : on alla même jusqu'à attribuer sa mort à la jalousie de la duchesse d'York, et on afficha à la porte des enfants de Son Altesse des vers scandaleux sur cet événement.

tout-à-fait si content qu'il s'était flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avait consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avait fait. Sa vengeance était satisfaite, mais son amour ne l'était pas : et, depuis l'absence de ce qu'il aimait encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : A quoi bon, disait-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avait de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur!

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement que dans un engagement comme le sien il valait encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissait l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causait; mais une lettre tellement propre à les augmenter qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je le fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous

vous étiez imaginé des raisons qui justifiaient dans votre esprit un procédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces sentiments, ce sera vous faire plaisir que de vous apprendre ce que je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus triste dans cette saison s'offre partout à ma vue. Assiégée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des précipices; mais, de quelque côté que je tourne mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux, moins supportables encore que les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterais aux malheurs de ma vie celui de paraître criminelle aux yeux d'un homme qui devrait m'avoir justifiée contre les apparences convaincantes, si, par une innocence avérée, j'étais en droit de me plaindre ou de faire des reproches. Mais comment se justifier de si loin, et comment se flatter que la description d'un séjour épouvantable ne vous empêchera pas de m'écouter? Mais êtes-vous digne que je le souhaite? Ciel! que je vous haïrais, si je ne vous aimais à la fureur. Venez donc me voir une seule fois pour entendre ma justification; et je suis persuadée que, si vous me trouvez coupable après cette visite, ce ne sera pas envers vous. Notre argus part demain pour un procès qui le retiendra huit jours à Chester. Je ne sais s'il le gagnera; mais je sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient pour le moins autant au cœur que celui qu'il va solliciter. »

Il y avait dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposait, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyait pas trop bien comment elle ferait pour se justifier; mais elle l'assurait qu'il serait content du voyage; et c'était tout ce qu'il demandait pour lors.

Il avait une parente auprès de madame de Chesterfield. Cette parente, qui l'avait bien voulu suivre dans son exil, était entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'était pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avait fait mention, il marchait avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignait les murs du parc. Le lieu n'était pas magnifique; mais, comme il avait besoin de repos, il y trouva ce qu'il fallait pour cela. Il ne se souciait point de voir le jour; et se souciait encore moins d'en être vu; c'est pourquoi s'étant renfermé dans cette retraite

obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentait une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et, comme c'était l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendait, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettaient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendait avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison, qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnait la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devait bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On était à la fin de l'hiver; cependant il semblait qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il était crotté jusqu'aux genoux, et sentait que, pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettait toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'était rien pour un homme qui se flattait d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffaient, le soutint quelque temps contre

les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir; et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture. Si nous frappions à cette maudite porte! disait-il; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenait-il, que ce parti peut exposer une personne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi.

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvait avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattaient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-temps qu'il serait possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençait si tristement. Tout cela fut inutile; et, quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençait à le saisir de tous côtés, et le froid dominait en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'était pas loin; et dans l'état où la nuit l'avait mis, jugeant que ce serait désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvrirait, il regagna du mieux qu'il put l'endroit

d'où il était parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeait à son aventure, plus les circonstances lui en paraissaient bizarres et incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avait mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvait être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avait saisie; enfin que quelque obstacle s'était malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avait pour lui. Mais, disait-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvait ni me parler ni me recevoir?

Il ne savait à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'était faites; mais comme il se flatta que tout irait mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderait à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avait compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield; mais il n'avait pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui

lui servait de retraite touchait, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'était que cette chasse qui semblait être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentait en approchant. On lui dit que c'était monseigneur qui courait le lièvre dans son parc. Quel monseigneur ? dit-il étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa première surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevait de s'habiller, et commençait à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avait conduit au jardin lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre était de sa parente, et voici ce qu'elle contenait :

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour se moquer de vous. Je m'étais opposée au projet de ce

voyage, quoique je fusse persuadée que sa tendresse seule y eût part; mais elle vient de m'en désabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non-seulement son mari n'a bougé d'ici; mais il y reste par complaisance. Il la traite le mieux du monde; et c'est dans leur raccommodement qu'elle a su que vous lui aviez conseillé de la mener à la campagne. Elle en a conçu tant de dépit et d'aversion pour vous, que, de la manière dont elle m'en vient de parler, ses ressentiments ne sont pas encore satisfaits. Consolez-vous de la haine d'une créature dont le cœur ne méritait pas votre tendresse. Partez; un plus long séjour ici ne ferait que vous attirer quelque nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas long-temps; je la connais, Dieu merci. Je ne me repens pas de la compassion que j'en ai d'abord eue; mais je suis dégoûtée d'un commerce qui ne convient guère à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeance excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments: mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avait emportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il

n'y était arrivé, quoiqu'il n eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer milord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête était renfermée; mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison (1), située sur le bord d'uue rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! Ils n'étaient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'était cru savant dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du beau sexe, et qui se voyait la dupe d'une coquette qui se raccommodait avec un époux pour se venger d'un amant,

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avait pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible: mais, comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit; et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont

(1) Bretby, dans la province de Derby.



était présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avait faite : Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance ; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère ; et si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés si l'on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit.

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple ; et, s'adressant au roi : Sire, dit-il, votre majesté peut avoir connu Marion de l'Orme (1). La créature de France qui avait le plus de charmes était celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle était capricieuse comme un diable. Cette princesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'était avisée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle était d'un mal de tête qui l'obligeait à garder le lit, et qui la

(1) Marion de l'Orme, née à Châlons, en Champagne, était réputée la plus belle femme de son temps. On la croyait mariée secrètement avec le malheureux Cinq-Mars. Après sa mort, elle devint maîtresse du cardinal de Richelieu, et, en dernier lieu, de M. d'Emery, surintendant des finances. Elle mourut ignorée, presque dans la misère, dans un âge extrêmement avancé.

privait du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite: Oh! parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissiez pas du plaisir de me voir aujourd'hui vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battaient l'estrade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeaient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'était entré chez elle de tout l'après-midi; mais qu'un petit laquais en était sorti sur la brune; qu'il l'avait suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avait rencontré un autre, auquel il avait dit seulement un mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avait fort loin du baigneur où je logeais jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à cheval sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'était encore entré personne chez mademoiselle de l'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine; et justement, comme je sortais de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachait de moi tant qu'il pouvait; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'était le duc de Brissac.

Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompais point. Et, mettant pied à terre d'un air fort empressé : Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-temps. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour ; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement : mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.

Cela ne lui servit de rien ; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de L'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étais si bien enveloppé du manteau de Brissac qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; et, comme je n'en avais point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

Jamais elle n'avait été si belle, ni si surprise ; et, la voyant tout interdite : Qu'est-ce, ma belle ? lui dis-je. Il me paraît que voilà une petite migraine bien parée.

Le mal de tête est apparemment passé? Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus; et vous me ferez plaisir de vous en aller et de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous?... Eh bien? me dit-elle brusquement, quand je vous en aurais promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. Cela serait bon, lui dis-je, si ce n'était pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnait plus de chagrin que de confusion; et voyant qu'elle montait sur ses grands chevaux: Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; et Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique.

Elle en parut troublée d'abord, et, me regardant avec surprise: Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac?... me dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue

qui promène mon cheval, et, si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau que je viens de laisser dans votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement, et, me jetant les bras au cou : Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurais plus tenir ; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'était passée. Elle en pensa mourir de rire, et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avait qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairait, qu'il ne mettrait de la nuit le pied chez elle.

Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avais laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si longtemps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquais, que ces compliments ne se faisaient point entre amis, et, pour me convaincre qu'il m'avait rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval, tandis que j'y remontais. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit.

Le chevalier de Grammont avait beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paraître à la cour que pour y ré-

pandre une joie universelle, il y avait trop longtemps qu'il était le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il était de charmer toute l'Angleterre, et ces compétiteurs étaient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites était arrivé devant eux pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venaient de faire voir en leurs personnes ce qu'il y avait de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un était le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de la Suze (1); l'autre était le président Tambonneau, très-humble et très-obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étaient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondait ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas, et Flamarens, par son air et par sa taille, briguait une admiration qu'on lui refusait tout net.

(1) Cette dame était fille de Gaspar de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Elle était du petit nombre des femmes avec lesquelles la reine Christine voulut bien se lier. Quoique élevée dans le protestantisme, elle embrassa la religion catholique, moins par piété que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui était protestant, et pour lequel elle avait une aversion invincible. La reine dit plaisamment, à cette occasion : « La comtesse de La Suze est devenue catholique pour ne point voir son mari ni dans ce monde ni dans l'autre. »



Ils étaient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentait, et l'autre portait la parole ; mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendaient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe, et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansait avec assez de succès. On était trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Évremont, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglais en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel, qui, le chassant de son pays, lui servait de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avait tout l'esprit qu'il fallait pour démêler la délicatesse du sien : et, charmé de voir qu'il n'y avait rien de perdu dans sa conversation ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisait souvent la grâce de causer avec elle, et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyait, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'était un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyait n'en avoir déjà que trop eu pour les

figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui serait très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile, et, quelque temps après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avait faite ; la confidence n'en valait pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne ferait plus en Angleterre les progrès qu'il avait espérés de l'amour et de la fortune. Mais milord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce temps-là que Talbot (1), dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de

(1) Richard Talbot, d'une famille irlandaise, anglaise d'origine, fut conduit en Flandre et présenté au roi Charles II par O'Neil, comme un homme déterminé à assassiner Cromwell. Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, il fut créé comte de Tyrconel, et en 1689 duc du même nom ; peu après il fut fait vice-roi d'Irlande. Lors de l'usurpation du prince

Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avait point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'était que cadet d'une maison à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il était appliqué à sa fortune, qu'il était bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avait mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avait été favorable au jeu, il avait si bien fait, qu'il se voyait en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître, et, par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairait des lettres, des portraits et des cheveux de la Shreswbury; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisaient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'était pas à mépriser, et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyait Talbot passionnément amoureux; qu'il n'était pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'était pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements, et qu'outre

d'Orange, il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre. Il mourut à Limerick le 5 août 1690. Clarendon en dit beaucoup de mal, ainsi que de ses deux frères, Pierre Talbot, aumônier de la reine, et Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, mais de mœurs déréglées.

cela ses frères commençaient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un était aumônier de la reine, jésuite intrigant et grand faiseur de mariages ; l'autre était ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avait de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue ; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avait de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignait mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'était pas capable de le rassurer. Elle ne pouvait répondre que de ses intentions, et dépendait absolument de celles de ses parents : mais la fortune, qui semblait l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'était dès longtemps porté pour patron des Irlandais opprimés. Ce zèle pour sa nation était fort louable ; mais il n'était pas tout à fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avait rétablis dans une partie de leurs biens, il avait écorné quelque petite chose : mais, comme chacun y trouvait son compte, personne n'y trouvait à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître avec

assez de hauteur qu'il n'en était pas content. Il y avait assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot était la soumission et les déférences : mais comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien ; car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours qu'il ne lui convenait pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour ; d'où, voyant bien qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il fallait au duc d'Ormond, il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avait garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avait fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avait fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avaient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avait plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troublait encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il était gros joueur, et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume, et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le che-

valier de Grammont, voyant qu'il partait sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage, et, l'ayant rencontré chez le roi comme il venait d'en prendre congé, Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russell a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d'Hamilton; si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu, bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais, si cela vous arrivait, souvenez-vous de moi dans votre testament. Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit longtemps après au sujet de milord Cornwallis. Ce milord Cornwallis avait épousé la fille de Fox (1), trésorier de la maison du roi, l'homme

(1) Le chevalier Etienne Fox, d'où sont descendus lord Holland, et son fils, le fameux Fox, fut l'artisan de sa fortune. D'abord commis de la cassette du roi à la restauration, il fut fait jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1767, où il se retira des affaires publiques. Il eut en premières noces sept garçons et trois filles ; et de sa seconde femme, qu'il épousa en 1703, à l'âge de soixante-seize ans, il eut deux fils, Etienne, comte d'I-

d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on voulait, mais qui ne payait pas de même. Son beau-père, qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Milord, souvenez-vous du comte de Grammont, et n'oubliez pas le chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paraît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout à fait, et, s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étaient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde et ma-

chester, Henri, lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716, à Chiswick, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

(1) Fille de Charles Péliot, seigneur de La Garde. Elle

demoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisait à Dieu.

La Bellenden n'avait point de beauté : c'était une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenaient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisait tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises, avaient été placées par la reine-mère. La première était une petite moricaude qui s'entremettait des affaires de ses compagnes, et l'autre voulait à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvait guère être plus laide avec une aussi jolie taille ; mais, en récompense, sa laideur était rehaussée par tout ce qui pouvait y donner de l'éclat. On se servait d'elle pour danser avec Flamarens, et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettait à danser quelque sarabande figurée qui faisait rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servait que rarement auprès de la reine, on ne comptait plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventu-

épousa le chevalier Sylvius et mourut le 18 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.



res. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Milord Taaffe (1), fils aîné du comte de Carlingford, s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle, et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il était vrai, mais elle compta qu'il ne manquerait pas de l'épouser à la première occasion, et, en attendant, elle crut qu'il fallait le recevoir tout de son mieux. Il avait fait confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimaient beaucoup ; ils aimaient encore plus le vin. Le duc de Richmond, malgré sa naissance, ne brillait que médiocrement à la cour, et le roi le considérait encore moins que ne faisaient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richemond mourait d'amour pour elle, et que, toutes les fois qu'il la lorgnait en public, cela voulait dire qu'il était prêt à l'épouser dès qu'elle en aurait le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout était réglé de ce côté-là ;

(1) Nicolas, baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford, fut tué à la bataille de la Boyne, le 1er juillet 1689, en combattant pour le roi Jacques.

mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquaient encore à la liberté de leur commerce ; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paraissait difficile ; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui, pour toutes choses au monde, n'aurait voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperait tant qu'on voudrait chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimait les huîtres vertes, et ne haïssait pas le vin d'Espagne. Elle trouvait donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres ; l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter, et, dès qu'elle avait pris sa dose de vin, elle prenait congé de l'assemblée.

C'était à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avait jeté les yeux sur la Warmestré, qu'on menait ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin et les autres provisions de sa libéralité qui s'y consommaient !

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'était un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avait que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avait que faire de sa

visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter ; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallait avoir recours aux remèdes extrêmes ; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvait cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'était fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire ; mais quand il vit que c'était tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avait dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne ; que ce serait en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener malgré qu'elle en eût ; que, s'il consentait à ne pas l'y mener, il n'avait qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudrait en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices ; qu'il n'avait qu'à supputer ensuite combien lui dureraient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avait déjà supputé tout cela ; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution, et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avait rien

tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle était bien sûre de son fait avec milord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avait pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisait la vérité, par les raisons qu'il lui avait déjà exposées, et, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment ; mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il aurait pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avait donné la réponse à Killegrew ; qu'elle n'en avait ni n'en aurait de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne, et, croyant qu'il lui serait impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que, pour vaquer à sa douleur,

il s'était soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçait aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée : celles principalement qui n'étaient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales en demandaient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on aurait pu s'en prendre, assura que ce n'était rien, et qu'elle avait de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère, et elle exposa comme quoi la chose s'était passée de son aveu, c'est-à-dire en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à milord Taaffe s'il reconnaissait mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement qu'il ne reconnaissait ni mademoiselle Warmestré ni son enfant; qu'il s'étonnait comment on voulait plutôt lui en faire l'honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne ferait point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin pour lui en

faire part, et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne ; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux, et fit cette oraison :

Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie ! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai pas le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore, et dont je puis espérer des héritiers? Oui-dà ! dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'aurait dû l'être : vous pouvez compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée, et ce serait une grande malice à elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce et la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée, et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnaissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père, et, depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angle-

terre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avait point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. Le désagréable Bardou la suivit de près, mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restait donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avait ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle serait devenue, si le seigneur Sylvius (1), personnage qui n'avait rien de ce que promettait le nom romain qu'il avait pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritaient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglements, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'était une grande fille, faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela don-

(1) Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange, était attaché à la princesse royale, et après au duc d'York. C'était un homme d'esprit. Il fut envoyé extraordinaire en Danemark.

nait mauvaise opinion de son esprit, et, par malheur, son esprit faisait bon sur tout ce qu'on en croyait. Cependant, comme elle était fraîche et qu'elle paraissait neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtait pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveraient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle était d'une famille royaliste, et, comme son père avait fidèlement servi Charles Ier, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendait qu'elle avait fait un peu moins de défense qu'il ne fallait ; qu'elle s'était rendue à discrétion sans être vivement pressée, et d'autres disaient que sa majesté se plaignait de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers (1), confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
« Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu ?

(1) Le roi lui donna la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendrait à la couronne. C'est la maison qu'a habitée le feu comte de Halifax. Cet Édouard Progers qui, en 1660, avait été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qu'on voulait établir, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et mourut d'une inflammation causée par l'éruption de quatre dents nouvelles.

Ah! depuis que j'y sonde,
Si je n'avais cherché que le centre du monde,
J'y serais parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissait pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étaient mesdemoiselles Levingston, Fielding et Boynton, peu dignes qu'en en fasse mention dans ces Mémoires, et nous les laisserons dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle était en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut presque renouvelée dans le même temps ; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Anglèterre avait de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'était que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avait été composée de mademoiselle Bagot et de mademoiselle Hobart, doyenne de la commubeauté.

La Blague, qui n'avait jamais véritablement su ce qui l'avait brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en était prise à cette lettre fatale qu'elle avait reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devait porter des gants et du ruban jaune comme elle, il ne lui parlait que de sa blonderie et

de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'était quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparait ses regards; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que voulait dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre, et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'était un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avait soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'était indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'était fade, et la planta là. Mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement; et le sort fit ce mariage pour voir ce que produirait une union si blafarde.

Mademoiselle Price avait de l'esprit, et comme elle n'était pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle voulait pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quant l'occasion s'en présentait, elle ne marchandait seulement pas. Elle avait de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avait exposée à quelques inconvénients. Elle avait très-mal à propos pris querelle d'une jeune créature que milord Rochester aimait. Ce commerce avait été jusqu'alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité; mais la plus inplaca-

ble des plumes en fait de satire était la sienne.

La pauvre Price, qui l'avait bien voulu mériter, y paraissait chaque jour sous une figure nouvelle. Tout était plein de vaudevilles, dont son nom était le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour où l'on était avide des moindres choses qui venaient de milord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant et la découverte qui s'ensuivit pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisait.

Dongan mourut en ce temps-là. C'était un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham (1) succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Altesse. Mademoiselle Price l'avait tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir: mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en était. Elle était adressée de la main du défunt à mademoiselle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il était de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle était remplie de choses cu-

(1) Louis de Duras, né en France, fils du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. Après la restauration de Charles II, il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et créé successivement baron de Duras et comte de Feversham, titre et nom de son beau-père. A la révolution, il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

rieuses et utiles dont il pourrait lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvait contenir une cassette si merveilleusement et si soigneusement cachetée; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étaient; et toutes ces faveurs étaient de la tendre Price. On ne pouvait comprendre comment une seule personne y avait pu fournir; car, sans compter les portraits, il y avait des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'était une merveille. Après cela venaient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étaient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avait pas d'apparence que l'aventure fût supprimée; mais, comme il n'y en avait pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenait, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paraissait singulière dans un pays où, d'être jeune, et de n'être pas plus ou

moins belle, est un reproche, Elle avait de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et est esprit était fort orné, sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. son cœur était tendre ; mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot (1), qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi ; mais, s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y était assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; et

(1) Elisabeth, fille d'Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et devint après sa mort la femme de Charles Sackville, premier duc de Dorset.

Dryden et Howard, dans l'*Essai ou Satire*, ont fait un portrait peu avantageux de cette dame. Au reste, on peut soupçonner la véracité d'un écrivain satirique.



ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta milord Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart; et fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot était la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avait les traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avaient été ceux de mademoiselle Hobart; et, quelque temps après, l'amour l'éleva du poste de fille d'honneur de la duchesse à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

CHAPITRE XI.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La duchesse d'York, pour former sa nouvelle cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étaient à la tête. Elles effaçaient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings, parée des premiers trésors de la jeunesse, était de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étaient d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'était pas la plus petite, mais c'était la plus belle bouche du monde. La nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les grâces y avaient mis la dernière main. Le tour de son visage était gracieux, et sa gorge naissante était de

(1) Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sumbridge, dans la province de Hertford. Elle fut mariée à George Hamilton, ainsi qu'on le voit à la dernière page de ces Mémoires. Après sa mort, elle épousa en secondes noces Richard Talbot, créé duc de Tyrconnel par Jacques II, dont il suivit la fortune. Elle ne paraît pas avoir vécu en bonne intelligence avec sa famille, et passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut, le 6 mars 1731, dans un âge fort avancé.

même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnait une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps telles que messieurs les poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'était pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun défaut, il y aurait eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'était pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisaient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portaient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure, elle était toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étaient autant d'impromptus. Sa conversation était séduisante quand elle voulait plaire, fine et délicate quand elle voulait donner du ridicule ; mais, comme son imagination l'emportait souvent, et qu'elle commençait à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifiaient pas toujours ce qu'elle voulait, et ses paroles rendaient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensait.

Mademoiselle Temple (1), à peu près du même âge, était brune en comparaison d'elle. Sa taille était jolie. Elle avait les dents belles,

(1) Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles ; elle était belle-mère du premier lord Lyttelton, et mourut le 27 août 1718.



les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable et l'air spirituel. Voilà ce que c'était que son extérieur. Il serait difficile de dire ce que c'était que le reste; car elle était simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas longtemps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachait. Son éclat éblouissant attirait, et les charmes de son esprit engageaient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle était de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que son frère s'était approprié les faveurs de mademoiselle Wells; mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenaient toujours ailleurs quand ceux de Son Altesse les cherchaient, et, si par hasard il en surprenait quelqu'un, elle n'en rougissait seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avait de la sagesse et de la fierté. Ce

qu'il avait à proposer ne convenait pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'était pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'était munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première était qu'il fallait être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce ; qu'on ne s'y pouvait maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres faiblesses ; et que, dans un séjour si dangereux, il fallait faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments, elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition, et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne voulait point entendre raison ? Il y avait de la honte à laisser échapper une petite étourdie dont les penchants devaient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brillait dans toutes ses manières, et qui cependant se mêlait d'avoir du solide quand on ne lui en demandait pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourrait faire ce que n'avaient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout ; mais par malheur elle ne souffrait point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se four-

raient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisait pas trop imperceptiblement ; et la malicieuse petite bête avait soin que ceux qui les y avaient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisait que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avait le dos tourné, billets pleuvaient autour d'elle, et les ramassait qui voulait. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'était donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvait comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avaient attaquée s'y étaient mal pris, ne lui paraissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenait pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avait rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans (1). Il voulut voir ce que c'était que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve.

(1) Cette ville est près de Sunbridge, où résidait la famille de mademoiselle Jennings.

Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avait tout l'esprit du monde, et il était roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étaient louables et bien raisonnées; mais l'esprit avait de grands charmes pour elle, et la majesté du prince humilié devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimait mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paraissaient pas désavantageuses. La menace n'était pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime et nouveaux vœux de tous côtés. Elle allait triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'était pas encore venue; mais elle n'était pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de mademoiselle Jennings. Elle brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu

qu'elle en avait. C'était milord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disait bien que, si le ciel l'avait fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui aurait pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avait le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'était après un aveu si sincère qu'il lui présentait des vers, ou quelque chanson nouvelle, et c'était là que tout ce qui pouvait disputer quelque chose à mademoiselle Temple était mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tourmentaient sa petite tête, que c'était pitié.

La duchesse s'en aperçut; et connaissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitait sans le savoir. Mais, comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avait pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourrait, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite, Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avait déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne

volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondait tout de son mieux. Elle était avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement était tout contre, et, dans cet appartement, elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenait au goût de mademoiselle Temple, et il convenait au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avaient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendaient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire de se déshabiller chez elle pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avait garde d'être refusée. Je vous l'allais proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien

d'autres choses, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse; mais, s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On m'en a conté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la gorge et les mains.

La Temple avalait cela plus doux que les confitures; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabillait en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart: mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'était avec plaisir qu'elle lui rendait ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains; nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanterner. Elle y consentit; et s'étant toutes deux mises sur un lit de repos: Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connaître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci pour

avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne ; car je n'aime point la médisance.

Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité ; c'est-à-dire que celui qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendraient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerais de beaux exemples, si j'en avais le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paraître, ces messieurs ne respectent ni promesses, ni serments, ni foi, ni loi, c'est-à-dire ni le ciel ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer ; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne

s'en mêle, on aurait beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot: et demandez au pauvre imbécile d'époux pour quelle raison il l'a prise: je suis persuadé qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes et rouges, et le pied plat. Pour la blonde Yarborough, qui paraissait si fière de son établissement, elle est femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la semaine d'après son mariage, lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouailles. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. Que voulez-vous! toutes les filles ont la folie de se vouloir marier; et, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leurs époux. Mais quand cela serait, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvénients, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode. Vous en savez des exemples. De quelque brillante ap-

parence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

Le comte d'Oxford devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc (1), belle, gracieuse, et qui jouait dans la perfection. Le rôle de Roxane, dans une pièce nouvelle, l'avait mise en vogue, et le nom lui en était resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse, ou, si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger. Ce n'était pas grand'chose pour lui! mais sa passion devint si violente, qu'il ne jouait ni ne fumait plus. Dans cette extrémité, l'amour eut recours à l'hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous le voyez; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement: enfin, à le voir, on dirait que c'est quelque chose; mais à l'entendre on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse

(1) Madame Marshall, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane, dont elle jouait le principal rôle dans les *Reines rivales*, de Lée.

de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquait rien, lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avait plus qu'à se présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes d'Oxford? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'était point mariée; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre était un trompette du milord, et le témoin son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie; et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avait apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice, elle n'eut qu'à se relever, trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'était qu'une comédienne; que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments; et qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous: mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où

l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne ; milord Rochester se plaît à vous entretenir ; et le très-sérieux chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge ; mais, quand cette figure serait accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songerait aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne vous conseillerais pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

Le chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paraît honteux de l'état où vous l'avez mis ; et je crois que, s'il pouvait tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouserait, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement où vous passeriez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures, et les censures remplies de travers !

Milord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe ; mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou

d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits s'il n'en peut avoir autre chose; et dans le siècle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts. dans tous vos sentiments; et, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde et le plus sincère. Je ne saurais comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite de manière à mériter tous les empressements du monde; mais, quand il vous aurait tourné la tête, il ne saurait que faire de la plus jolie créature de la cour; car il y a longtemps que ses débauches y ont mis ordre avec le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville. Voyons donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence : un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple, que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée: Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche; voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects.

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester avait faits contre les filles d'honneur précédentes. C'était la Price qu'il attaquait principalement par des traits sanglants et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avait fait que substituer le nom de Temple à celui de Price.

Cela s'accordait avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plus tôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle; et, dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte : Ah! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus tenir, Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre; mais, pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloigné. Nous sommes seules, et j'aurais presque envie de vous en convaincre.

La complaisante Hobart le voulut bien; mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutait la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence

de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenait si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connaissait trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler: que c'était l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étaient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement; que, s'il obtenait une fois qu'elle l'écoutât, il serait justifié, mais qu'elle était perdue.

Mademoiselle Hobart n'avait pas tort de donner ces conseils; elle savait qu'un éclaircissement la livrait, et qu'il n'y avait plus de quartier pour elle si Rochester avait un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avait été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante, Cette nièce avait la mémoire du monde la plus fidèle; et comme elle devait voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en pas perdre un seul mot lorsqu'elle se donnerait l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE XII

Suites des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La conversation dont on vient de parler n'avait eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et si la jeune Temple en avait trouvé le commencement divertissant, la fin l'avait outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il était bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui serait pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hôbart, qui ne lui pouvait rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourrait s'assurer sur sa conduite avec milord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui dirait ce qu'elle souhaitait savoir. Temple assura qu'elle ne regardait plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouterait de sa vie, et qu'elle lui parlerait encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avait pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avait obtenu de la femme de chambre de mademoiselle Hobart de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avaient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisait que de s'y mettre,

lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiraient par dedans, ôtaient la vue de ceux qui se baignaient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avait eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étaient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avait entendu toute la conversation, et l'avait parfaitement retenue. Comme la belle ne s'était donné tant de peine que pour recevoir plus promptement milord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol; et Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'était passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étaient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il était vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple, comme la Hobart avait dit; qu'elle en mourait de peur. En pouvez-vous douter? répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit; mais vous voyez aussi que je n'en pourrais profiter, quand la Temple voudrait bien, puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre.

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste était faux, puisqu'elle pouvait répondre que cet article n'était pas vrai. Milord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse; pour voir quelle contenance on tiendait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avait eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux, comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venait de chanter étaient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontraient la croyaient peut-être faite comme Rochester l'avait dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fiait pas trop aux promesses qu'elle avait faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittait point. Jamais elle n'avait été si jolie. Chacun lui en disait quelque chose; mais, à l'air dont elle recevait toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parlait de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards: « Bon! disait-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'est pas or; et que, si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère.» La Hobart avait beau la pousser, elle allait toujours son train; et, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvait comprendre à qui diable elle en voulait.

Lorsque milord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ses ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne, et s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une aussi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour, sans en paraître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament. »

Mademoiselle Temple avait naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avait encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard allait être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devait à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avait garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venait de dire. Mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savait pour le confondre

sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avait donnée, quitte pour ne lui jamais parler après.

Rochester avait un espion fidèle auprès de ces belles. C'était la petite miss Sara, raccommodée par son conseil et le consentement de sa tante avec mademoiselle Hobart pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, était sortie de son service; qu'elle en avait pris une autre qu'on croyait qu'elle ne garderait pas longtemps, parce qu'elle était laide, et qu'elle mangeait les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitait

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart et sa nouvelle favorite devaient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc; qu'elles devaient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'était fort opposée à ce projet; mais qu'il avait fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hobart avait osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et l'ayant informé de la



manière dont il voulait s'y prendre, et du rôle qui le regardait dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades. Leurs tailles étaient peu différentes, et leurs visages, qui l'étaient beaucoup, étaient couverts de leurs loups. Il n'y avait que peu de monde au parc; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester, sous la figure d'une autre, quand Hobart l'arrêtant : « Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire? » Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure; et tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourrait lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevaient de parler. Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre : elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tombait en partage. Ce n'était pas à Killegrew qu'elle avait affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; et; faisant semblant de se méprendre à ses habits : « Eh! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste,

et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étaient insensiblement éloignés : « Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre milord Rochester, que vous connaissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la personne qu'il estime et qu'il honore le plus? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savait que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de chanson, faits, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse Price, plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple? Ne soyez point surprise que j'en sache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié : Votre passion et vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle; car, de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiterait comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savait ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre, pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens,

elle m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains ; des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour ; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourrait y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient ; mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment ! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien affaire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie ! qu'il s'en plaindra, si vous continuez ; que si Son Altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce serait entre les bras de mademoiselle Temple ; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant que de pouvoir se reconnaître.

« Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru de-

voir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce que je viens de vous dire est véritable, et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de mes avis. Mais si j'étais à votre place, je ferais la paix de milord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se serait bien gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avait eu dessein de l'épouser. »

Mademoiselle Temple avait exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avait garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avaient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venait d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avaient quittées, qu'elle n'était pas encore bien revenue; mais, dès qu'elle eut repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire; et, s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venait d'apprendre, elle ne la considérait plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau

sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissait des privautés qu'avait eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre était grosse sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avait prise pour elle en lui parlant, ne pouvait comprendre ce qui lui faisait prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver chez elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle allait changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venait de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la gouvernante et sa nièce. Il était près de minuit. La Temple était en chemise, tout effarée, repoussait avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne s'en approchait que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle

se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'était pour elle que son altesse entretenait des filles d'honneur; si elle n'avait point de honte de venir jusque dans leur appartement, à l'heure indue qu'il était, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindrait dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmait Temple dans ses erreurs; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyait toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avaient alarmé l'appartement des filles; et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avaient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure fut publique, avec plusieurs circonstances qui n'en étaient pas. La gouvernante en faisait foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avait échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avait conservé son honneur que parce que les bons avis de milord Rochester l'avaient dès longtemps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avaient si fort aigrie n'avaient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assurait, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant

de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens que l'aventure n'était pas tout à fait inventée.

C'était assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint comme elle avait déjà fait; traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessait de s'accuser d'injustice au sujet de milord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyait l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchait que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avait tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auraient pu mener plus loin qu'elle ne croyait; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvait au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étaient. S'il n'avait eu affaire

au prince le plus humain qui fût jamais, la première de ces disgrâces eût été la dernière. Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchait pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avaient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvait pour le théâtre, mais, voyant qu'il n'y réussissait pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle était à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avait promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchait à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'était une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnaient quelque air de beauté de loin, qui

s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois faiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses faiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissait à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et, depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avait véritablement été frappée d'abord. C'était un des plus grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissait assez voir qu'elle était prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourrait en arriver pour devenir sa femme; et peut-être l'eût-elle été dès-lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'était point encore offerte à ses yeux. On lui en avait pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit et sa vivacité lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante; mais il trouva tout ce qu'on avait dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il l'aimait, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avait rien à tout cela qui ne fût dans la

vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avait du brillant, un bel extérieur, beaucoup de nòblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, qui le distinguait assez, relevait tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étaient quarante mille livres de rentes, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étaient du ressort des maximes et règles qu'elle s'était proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étaient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvait les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour son service, et que sa raison lui était plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avait eue, n'approfondit point si c'était à son cœur ou à sa raison qu'il en était redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchait; mais l'amour ne serait plus amour s'il ne se plaisait à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvait rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse

de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'était mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avait l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenait à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avait un fonds de gaieté qui réjouissait partout. Elle avait fait connaissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savait toutes les intrigues de la cour, elle les contait naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en était charmée; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'était pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passait. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle était ravie quand elle pouvait la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avait pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avait dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantait.

Jennings était fière à toute outrance quand elle se le mettait en tête; et, comme elle aimait beaucoup mieux la conversation de

Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que, s'il n'était venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avait qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisait si mal à propos dans les termes où ils en étaient; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenait aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servait de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudait encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avait plus d'un an qu'il triomphait des faiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyait de ses triomphes. Son oncle s'en était aperçu des premiers, et l'avait obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps, sur le point qu'on allait lui en envoyer les ordres : car, quoique sa majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avait honorée d'une distinction publique, et qui se trouvait encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avait eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob

Hall (1) pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui serait encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'était bien à lui qu'il appartenait de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritait le moins; qu'il ne cessait de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'était déclarée; qu'il ne fallait, pour un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels que la Stewart, la Wels, et cette petite gueuse de comédienne (2) qu'il leur avait depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressemblait bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle était dans ses transports?

Le bon prince aimait la paix, et comme il ne se commettait guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvaient convenir, et que chacun se plaignait

(1) Danseur de corde.
(2) Probablement Nell Gwyn. (Voyez ci-après le chapitre XII.)

de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre ; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent, savoir :

Que madame de Castelmaine abandonnerait Jermyn ; que pour preuve de sa disgrâce, elle consentirait qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne ; qu'elle ne ferait plus de railleries au sujet de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle ; que, moyennant ces condescendances, il lui donnerait incessamment le titre de duchesse (1) avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'état) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avait un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avait pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avait tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avait portée au bon

(1) Les lettres-patentes en furent expédiées le 3 août 1670.

homme Saint-Albans. C'était lui porter la vie ; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardaient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y serait resté bien plus long-temps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandait de ses charmes, persuadé qu'il en avait bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publiait de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, était brouillé, selon lui, si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avait entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame Cléveland, en avait souvent fait mention, sans rien diminuer de la faiblesse dont la renommée voulait que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avait pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devait être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn était donc venu satisfaire cette

curiosité par sa présence; et, quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement; car on attendait quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible : car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie : mais il crut qu'il était plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin aurait un entêtement qui commençait de cet air.

Cependant Jermyn jouissait tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avait prise sous sa protection depuis qu'elle avait refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnait un homme dont la probité surpassait de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il voulait bien

l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisait compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour était dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain; mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avait pas coutume de laisser si long-temps milord Rochester en exil. Celui-ci s'en ennuya; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour; mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'était que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit était de la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées: et

tandis qu'il déclamait avec les maris contre les fautes et les faiblesses du Gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disait avec elles que c'était pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage était introduit; que les beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville, et que cependant un honnête mari trouvait dans leur quartier que c'était bien assez d'une femme: en suite de quoi renchérissant sur tous leurs murmures, il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenaient que tous les maris de Londres étaient cocus, et leurs femmes fardées. Cela l'avait rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; et ce fut là que, changeant encore d'habit et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant qu'il était arrivé depuis quelques jours un médecin allemand (1) farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. Les secrets étaient de lire dans le

(1) L'évêque Burnet, dans la vie de Rochester, confirme cette aventure.



passé, comme de prédire l'avenir par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publiaient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de milord Rochester; et, de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant, est un détail de toutes les fortunes et les différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professait la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avait eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avaient consulté n'étaient autres que celles des filles d'honneur. Elles avaient grand nom-

bre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses ; elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avait depuis peu chassée. Ces créatures en étaient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avait assurée qu'elle aurait la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sadite maîtresse ne se donnait de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que, sans la connaître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avait d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il fallait qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avait point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avait alarmé ou diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenait un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'était que ce nouveau magicien.

L'entreprise était des plus étourdies ; mais elle l'était moins que la petite Jennings, qui croyait qu'on pouvait se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price était la complaisance même ; et,



cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings était très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et dans ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges aux comédies et dans les promenades publiques. Cela fut bientôt. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; et, s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse était à la comédie avec sa sœur: mademoiselle Jennings s'en était dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageait dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure; car elles s'étaient déguisées, avaient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitaient réciproquement; et la Price, ayant bien

(1) Il paraît que les personnes de haut rang se livraient alors à ces sortes d'amusements. « Vers ce temps (1688), dit l'évêque Burnet, la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenaient masqués, allaient incognito dans des maisons, y dansaient et faisaient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisaient de manière qu'il était impossible de les reconnaître sans être dans le secret. Ils allaient en chaise à porteurs de louage. Une fois les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle était; et cette princesse se vit forcée de revenir à White-Hall seule et dans un fiacre; il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. » (*Burnet's History*, vol. I, p. 368.)

auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles avaient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'était la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menait ; qu'elle était pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressait pas de l'épouser, puisque cela devait être assez divertissant, et qu'il ne tenait qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'était plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisait, il s'offrait une belle action à leur courage, qui était d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sidney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendait. La Price l'aborda témérairement comme il se donnait un coup de peigne; mais il était trop occupé de lui-

même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avait vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disait d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec attention; mais, si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. Et tandis qu'il tenait ce discours à l'une, il tenait la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge.

Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentait, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il était bien insolent d'oser... Ha! ha! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau! une petite p...... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse, et prétend avoir des sentiments!

Price vit bien qu'elle ne ferait rien qui vaille dans un lieu si dangereux; et, l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venait de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure; mais, Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de faiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement

l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avaient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venaient de prendre leur dit qu'il savait bien ce qu'elles cherchaient, et qu'il en avait déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étaient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker (1) avait dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers ; et justement, comme il en sortait, elles firent arrêter leur fiacre : c'était vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paraissait avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il était volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'était l'homme de la cour qui avait le moins d'estime pour le beau sexe, et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'était point jeune, sa figure était désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avait un penchant infini pour les femmes. Il se rendait justice sur son mérite ; et, persuadé qu'il ne pouvait réussir qu'auprès de celles qui voudraient de son argent, il était en guerre avec toutes les autres. Il avait à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes (2) : du reste, fort homme de bien,

(1) Gentilhomme de la chambre du duc d'York.

(2) Brounker. Love's squire, thro'all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.
(Andrew Marvell's *Poems*, t. II, p. 95.)

et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues, et le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venait derrière, et fit d'elles le jugement qu'aurait fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchait fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avait été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir; mais, comme cela ne gâtait rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnaient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement en cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles; et, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues; mais, sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entrait en matière,, quand il vit qu'elle tournait le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre; et les ayant d'abord recon-

nues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédait à merveille dans ces occasions; et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle était bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagnerait peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenait qu'à elle de gagner dans un jour; que les temps étaient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couraient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachaient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avait fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louait le Seigneur de ce qu'elles n'étaient pas assez alarmées pour rompre leur dessein; car il ne doutait que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avait d'abord compris qu'il n'aurait pas profité d'une découverte qui ne leur aurait d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentait une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avaient essuyé ces alarmes, leur cocher s'était pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du car-



rosse pour escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque, après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étaient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avait de l'honneur, et ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc embarquées après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étaient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venaient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avait pour la sagesse du beau sexe, aurait mis sa main au feu que la belle Jennings n'était pas revenue de cette expédition comme elle y était allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il voulait absolument que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnait pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avait épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton était à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avait beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu,

toujours favorable pour lui, n'était pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'était pourtant que le prétexte dont on se servait pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travaillait depuis longtemps. On n'eut garde de le détourner de ce travail, madame Wetenhall n'y aurait pas trouvé son compte.

Cette dame était ce qu'on appelle proprement une beauté tout anglaise, pétrie de lis et de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds, mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous? la nature en avait fait une poupée dès son enfance, et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhal, avait étudié pour être d'Église; mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissait ses études, au

lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'était pas mal fait, mais il avait un air spéculatif et sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvait se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il était tous les jours collé sur les livres, se couchait de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvait ronflant quand elle se mettait au lit; et, quand il la quittait, il la laissait profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute; mais, n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnait à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avait souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avait pu satisfaire cette envie; et ce n'était donc pas sans raison qu'elle s'ennuyait de la vie qu'on lui faisait mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa position lui parut insupportable; et, comme elle avait la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle était assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvait soupçonner : car elle était persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avait tout ce qu'il fallait pour en avoir, si c'était la volonté du Seigneur. Cela l'avait portée à faire quelques réflexions, et quelques raison-

nements sur ces réflexions; comme, par exemple, que, puisque son époux aimait mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui serait permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur était que, dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offrait pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchait sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avaient fait connaissance à Paris, où Wetenhall l'avait menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avait fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; et le projet avait réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devaient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avait obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie

était digne de sa magnificence. On peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'était pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paraissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin; et mademoiselle d'Hamilton lui paraissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'était au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui, à cette entrevue, se prodiguèrent à la beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisaient cet honneur; et, comme Hamilton la regardait avec une attention qui paraissait assez tendre, elle regardait Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle était convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paraissait enchantement dans cette superbe ville, elle qui, de celle de Paris, n'avait jamais vu que la rue Saint-Jacques et quelques boutiques de libraires. Elle logeait chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étaient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall était d'une merveilleuse sensibilité

pour les plaisirs, dont la plupart étaient nouveaux pour elle. Il n'y avait que la comédie qui l'ennuyait un peu, quand c'étaient des pièces sérieuses. Elle convenait pourtant que le spectacle était bien touchant quand on tuait bien du monde sur le théâtre, et trouvait que les comédiens étaient de grands drôles bien faits, qu'il valait mieux voir en vie.[1]

Hamilton en était raisonnablement bien traité, s'il y avait de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisait son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avait faits à Peckham. Madame Wetenhall le trouvait fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il était agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce dont les commencements avaient été trop vifs pour le voir languir avant la fin; mais à mesure qu'on la pressait sur la conclusion, le courage lui manquait, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avait pas bien examinés la tenaient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les aurait vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenait, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paraissaient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'était pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'était déjà laissé coiffer

de chimères et de visions, qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après, il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer; ce séjour lui paraissait mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devait partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe de Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendrait point d'autre maison que la sienne, qui était à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y serait.

On lui promit qu'on ne l'abandonnerait pas dans sa solitude, et surtout qu'on y mènerait cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmaient, et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener Georges, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y

est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la première connaissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et, comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord Muskerry avait à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maison

appelée Summerhill. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall que madame sa femme y vînt aussi ; et, quittant le triste Peckam et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étaient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassait dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre ; et renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre, la Stewart menait en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints avant que d'y venir y sentaient augmenter leurs feux ; et ceux qui semblaient les moins faits pour aimer y perdaient leur férocité pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemples que celui du prince Robert.

Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas ; fier, et même brutal, quand

il était question de s'humaniser; il était grand, et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur, lors même qu'il voulait le radoucir; mais, dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causait la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes (1), qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avaient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie; adieu tous les instruments de mathématiques et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisait faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paraissait pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignait pas de même sur le ridicule des autres.

On dansait tous les jours chez la reine,

(1) Mademoiselle Marguerite Hughes était attachée à la troupe du roi et une des premières actrices.



parce que les médecins le trouvaient bon, et que personne ne le trouvait mauvais. Ceux qui s'en souciaient le moins aimaient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Milord Muskerry se croyait en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone était, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois, et, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'était mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savait plus ce que c'était que sa figure. La désolée Muskerry voyait donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figurait mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avait aux lieux où elles allaient, et son imagination ne cessait de danser à Summerhill toutes les contre-danses qu'elle s'imaginait qu'on avait dansées à Tunbridge. Elle ne pouvait plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir milord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et, dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle voulait faire un petit voyage à la cour.

Elle avait un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquait pas de bon sens. Milord Muskerry, de peur d'accident, l'avait recommandée aux conseils et aux bonnes ières de ce prudent ecclésiastique; mais il

eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposait dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il fallait tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtait peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir : ces remontrances furent inutiles : mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille; mais, ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'était jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle était le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'était mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendaient point de finesse l'assuraient bonnement qu'elle était grosse de deux enfants; et la reine, qui ne laissait pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité; mais, se laissant vaincre, pour obéir, disait-elle, à la reine, jamais

on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle l'était, ne paraissait pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses; au contraire, comme elle ne craignait que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissait, elle se dépêchait de danser tant qu'elle pouvait, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son justaucorps; et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart; car la princesse de Babylone, après son accident, était efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étaient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisait mademoiselle Stewart.

Elle était horriblement déconcertée; tout le monde lui faisait des excuses, et la reine, qui riait intérieurement plus que toutes les

autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchaient de radoubler la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il était permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry serait de lui donner sa revanche dès qu'on lui aurait remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi, celle du duc d'York s'était mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage était de visiter la province dont il portait le titre; mais l'amour en était le véritable motif. La duchesse s'était gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvait assez admirer. Ses manières avaient été telles, qu'elle avait trouvé le secret de contenter tout le monde; ce qui semblait encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avait environné.

En vain s'était-elle cent fois dit que, si le duc avait eu la bonté de lui rendre justice en

l'aimant, il lui avait trop fait d'honneur en l'épousant ; que, dans les circonstances qui l'entraînaient, c'était à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'était à suivre pour elle à l'égard des faiblesses qui semblaient l'outrager ; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il fallait le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avait ; en vain, dis-je, s'était-elle soutenue si longtemps par le secours de ces maximes, quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York était la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'était un plaisir permis, elle se dédommageait, en mangeant, de ce qu'elle se retranchait d'ailleurs. C'était aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipait par ses inconstances, et ne faisait que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant de tout son mieux, engraissait que c'était une bénédiction. On ne sait combien les choses auraient resté dans cet état, si l'amour, qui voulait avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature,

pâle et décharnée, qu'elle avait prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle était alors celui des empressements du duc. Elle s'appelait Churchill (1). L'on ne pouvait comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avait achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui semblait ravaler son mérite beaucoup plus que les autres, et dans le temps que le dépit et la jalousie commençaient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offrait à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney ; et, tandis qu'il lui tenait les yeux ouverts sur sa personne, il les fermait sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avait de son mérite ne lui laissa pas longtemps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avaient la bonté de lui dire, pendant que les charmes de sa personne étaient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvaient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement, combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînait; mais mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce

(1) Sœur du célèbre duc de Marlborough.

penchant, la combattit elle-même et la vainquit.

Cette fille s'était insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle était pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étaient; du reste, ce n'était pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenait soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connaissait aussi celui qu'elle avait pour la table, et savait composer ou diversifier les mets qui lui plaisaient. Cela l'avait rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sidney se donnait, comme de ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sidney, l'adroite Hobard avait pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvait plus d'amour pour elle; que c'était dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdait le respect que parce qu'il ne pouvait plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre; et qu'elle était d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle voulait dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. Je veux dire, madame, répondit Hobard, que, si sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien, le retenant à votre service, comme feraient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez

de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance, pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés.... Quoi! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobard, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et au péril de mille inconvénients! Si ces faiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe; et ce serait mal reconnaître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de.... Bon! dit la Hobard, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en était pressé! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité tandis que le duc, après avoir eu les faveurs, ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill? Quoi? madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions! Il faudrait être douée d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serais vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire

et manger de grand appétit, comme fait. Dieu merci, votre altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir ! je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sidney, quand un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais, quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant son cœur était d'intelligence avec Hobard pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'était établi dans le temps que Hobard conseillait à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobard que la duchesse acceptait ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public ; mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avait trop de surveillants, trop de curieux et trop de connaisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étaient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent : elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jer-

myn n'était pas du voyage ; et, selon elle, tout voyage était maudit dont Jermyn n'était pas. Il était engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire qu'il avait soutenu la gageure qu'on avait soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il ferait vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jourqu'il avait choisi pour cette course était celui que mademoiselle Jennings avait prispour aller chez le devin.

Jermyn avait été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en était sorti victorieux ; mais comme son courage avait fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informait de sa santé ; mais c'était tout ce qu'elle osait. Dans les romans modernes, une princesse n'avait qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours : mais comme ce n'était pas mademoiselle Jennings qui avait donné la fièvre à Jermyn, elle n'était pas sûr de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourrait avoir que la cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisait dans un voyage qui semblait faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en était ; et, s'étant flatté que l'ab-

sence d'un rival dangereux pourrait produire quelque changement en sa faveur, il était attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avait assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'était pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportait du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisaient espérer qu'elle oublierait bientôt Jermyn pour se souvenir que sa tendresse était la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenait à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il était indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre faiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avait planté là.

Mademoiselle Jennings qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenait seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avait l'esprit rempli que du pauvre malade, en usait avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'était à lui qu'elle donnait le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causait plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisait sans dessein tout ce qu'il fallait pour persuader à la cour qu'elle était revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres; et, jugeant qu'il était à propos de changer de personnage pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais changé de sentiments, il allait lui dire quelque chose de touchant et de

bien passionné sur ce sujet. La fortune semblait lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il était seul avec elle dans sa chambre ; et, pour lui donner plus beau, elle ne cessait de le railler au sujet de mademoiselle Boynton. Elle disait qu'on lui était fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissait d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings.

C'était une lettre en vers que milord Rochester avait écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disait, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avait jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille ; mais que Jermyn, comme le petit David, avait vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David ! dit-elle avec un profond soupir ; et laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étaient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif ; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avaient

ni rime ni raison ; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en allait pas si mal pour les autres amants de cétte cour; car tout en était plein, et le voyage était fait exprès. Ce n'étaient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeaient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui réglaient leur sort ne leur défendaient pas d'espérer. Sydney faisait sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachait à lui depuis quelque temps. Son altesse y fit attention, et convint qu'il fallait lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, était écuyer de madame la duchesse. Il avait de l'esprit, était clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenaient les affaires de son cœur ? On en était embarrassé ; mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer (1) tout à propos où il n'avait que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine qu'il avait eue ; et le beau Sydney fut mis en sa plaee auprès de la duchesse. Tout cela se rencontrait le mieux du monde, et le duc se savait

(1) Il fut tué devant Bergues, dans le mois d'août 1665. Il se nommait Edouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié quelque temps, et en conséquence voyagea dans les pays étrangers.

bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'était sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étaient bien différents, et lui dit qu'il en parlait fort à son aise, lui qui venait de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avait fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençait à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill ; et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On était de séjour dans un pays ouvert et plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courir des lévriers. Elle était en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avait son écuyer à ses côtés. Il était bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il était à sa portière, qui payait merveilleusement de mine s'il ne fournissait pas beaucoup à la conversation.

Le duc était auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse ; et, quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avaient augmenté sa pâleur naturelle ; et, dans cet état, sa contenance achevait d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en voulait joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisait des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisait courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvait être que rude dans un mouvement si rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières ; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avait fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle était tellement étourdie, qu'elle n'avait garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident, on s'aperçut que les soins

et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages ; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avait espéré.

Ce fut à peu près dans ce temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissait qu'il ne tenait qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'aurait trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais, dans l'état où son cœur se trouvait alors, il ne pouvait s'y résoudre.

Il était revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avait, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoi selle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissements qui régnaient chaque jour chez la reine; et, soit qu'il l'eût vue à cheval qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue dans ser, il lui semblait bien que, dans tous ces lieux ou dans tous ces états, le ciel n'avait rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ! C'est ce qui lui paraissait absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnait pour ne bouger d'au-

près de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avait prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il voulait bien lui faire; mais, comme ce témoignage de tendresse passait les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle pût y être, elle n'avait garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimait mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverraient de leur vie, s'il ne partait incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partaient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on serait toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressait tant; et mademoiselle d'Hamilton, ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendaient d'elle qu'il trouverait les choses en l'état qu'il les laissait à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenait congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XIII

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. — Il est renvoyé en Angleterre. — Suite des intrigues amoureuses de cette cour. — Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires.

Plus le chevalier de Grammont approchait de la cour de France, plus il regrettait celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritait pas impunément la colère, mais aussi qui savait pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentrait.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste. Tantôt c'était la joie que ses parents et ses amis auraient de le revoir; tantôt c'étaient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseraient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passait que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étaient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissait à Londres qui l'empêchaient de songer à Paris; et c'étaient les tourments de l'absence qui l'empêchaient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestait à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignait avec vitesse que pour la revoir plus tôt. En-

suite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avait eu sur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentait alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvait le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits!

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisait partout? Pour moi, je ne me serais jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictait à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étaient débarqués jusqu'à ce moment,

ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province; que le repas se faisait chez lui; qu'il ne tiendrait qu'à Sa Grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien; car, à peine achevait-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brillaient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle sur-

prit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat; mais on ne pouvait porter aucun jugément sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpenteaux de chaque côté, qu'on avait faits de ses cheveux, en dérobaient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femmé. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? » lui dit le chevalier de Grammont. « Bon ! lui répondit l'autre ; je l'ai d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un milord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. « Si je le reconnaîtrais ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ! » Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps

les sentiments du chevalier de Grammont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à la table, lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme, nommé Termes. Il vint; et, dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : « Touchez là, notre ami, lui dit-il : vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en fais pas un mauvais usage. »

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. « Oh, parbleu ! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. » A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe; et l'audacieux Termes, ayant bu la première

honte de cet événement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on était vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avait pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin du repas de noce un homme qui paraissait si pressé : mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduirait pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignait de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière : savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvaient lui convenir ; ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient les plus capables de le confondre. Mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps ; et s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il, et vous croyez avoir raison. Mais je me donne au diable si vous n'avez tort dans le fond. »

Comment, traître, dans le fond ! dit le chevalier de Grammont ; c'est donc parce que je

ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis longtemps mérité?

Voilà-t-il pas! dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. Et le sable mouvant n'était-il pas pour mon service? dit le chevalier de Grammont. Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit notre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'était un sot; car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié, si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis; et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte; et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous aurait

donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu? et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce!

Que répondre à tant d'impudence! S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups, ou le chasser, était le traitement le plus favorable que son maître lui devait; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage; et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plus tôt son arrivée, qu'il fut le trouver chez son baigneur; et les premières embrassades s'étant passées de part et d'autre : Chevalier, lui dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avait trois jours qu'il était en chemin; et pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à table; car on la tient longue dans une noce de province. Et, là-dessus, prenant un air sérieux, il lui dit qu'il ne savait pas qui lui conseillait un retour inopiné pour gâter ses affaires; mais qu'il avait ordre du roi de lui dire qu'il n'avait qu'à s'en retourner

sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connaissait assez le roi pour être instruit qu'il fallait, pour mériter sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont; et lui dit qu'il se serait bien passé du soin qu'on avait pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. Autre imprudence, lui dit le maréchal ; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'Etat ou des commandements pour que le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés? Voulez-vous savoir le fait? Il y a quelque temps qu'il dit à Madame (1) le refus que vous aviez fait de la pension que vous offrait le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminge l'informa que la chose s'était faite, et témoigna qu'il vous en savait gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici ; et le roi m'ordonna l'après-dîner de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en.

Cet ordre aurait peut-être paru dur au che-

(1) Henriette d'Angleterre, fille cadette de Charles I[er] et duchesse d'Orléans.



valier de Grammont dans un autre temps; mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisait peine que l'officieux avis qui l'avait obligé de quitter la cour d'Angleterre; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devait. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortirait de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce serait fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avait envoyés au chevalier de Grammont qui rendait le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étaient convenus pour empêcher les surprises), que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procurait avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de l'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompait point sur un commerce

de robe dont on l'accusait. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causait.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvaient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin; et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenait, tant il faisait voir qu'il en était consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissait au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changèrent bientôt après son retour, c'est-à-dire les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avait point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth (1), fils naturel de Char-

(1) Jacques, fils de Charles II par une demoiselle Lucy Waters, naquit à Rotterdam le 9 avril 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du roi. Rétabli sur le trône, ce prince le combla d'honneurs et de richesses, qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vue



les II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les particularités de sa fin tragique (1) sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît partout tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant; c'était un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui; mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa

d'exclure le duc d'York de la couronne, il ne cessait d'intriguer avec les ennemis du gouvernement, et fut souvent disgracié.

(1) Lorsque Jacques II monta sur le trône, il tenta inutilement d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée le 15 juillet 1685.

d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi ; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas; la nature ne lui avait pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avait de lui ne paraissaient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en était d'autant plus choquée, qu'elle se vantait de pouvoir passer pour la mère des amours en comparaison de sa mère (1). On se moqua de ses reproches; il y avait quelque temps qu'elle n'était plus en droit d'en faire; et, comme cette jalousie paraissait plus mal fondée que toutes celles qu'elle avait affectées, personne n'applaudit à ce sentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveuglait pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisaient que croître et embellir. Comme elles étaient publiques, elle prétendait qu'elles dussent être sans conséquence; mais on la connaissait trop pour s'y méprendre. Le roi n'était plus jaloux d'elle : mais, comme le duc de Monmouth n'était pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il

(1) Mademoiselle Lucy Waters.

crut qu'il fallait le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit tout à propos (1). Elle était pleine d'agréments, et son esprit avait tous ceux qui manquaient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvait mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant : et, tandis que ces réjouissances mettaient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étaient partout réveillés, et de nouveaux s'établissaient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attirait tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'était couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son visage était un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avait pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'était bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'était pour donner

(1) Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Buccleugh.



son cœur; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew, n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury, et comme madame de Shrewsbury n'était point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressait personne, mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'était imaginé : l'habitude ne le dégoûtait point d'une possession digne d'envie; mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avait beaucoup d'esprit, et beaucoup plus d'éloquence. C'était en pointe de vin qu'elle était plus vive, et c'était d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury que cette éloquence se donnait carrière. Plus de la moitié de la cour en savait bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham était un de ceux qui n'en pouvaient juger que par les apparences; et, selon lui, les apparences ne promettaient pas tout ce que les exagérations de Killegrew voulaient persuader. Comme cet amant indiscret était un de ceux qui dînaient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avait tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettait à table sur les quatre heures du matin,

pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avait rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avait commencé : cependant nul engagement n'a duré si longtemps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avait pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connaître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; et, sans songer qu'il s'était attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venait de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvénients que pouvaient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortait de Saint-James après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetait, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assas-

sins s'étaient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il serait inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avait aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisait quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne les manquerait pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avaient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps heureux et tranquilles; jamais elle n'avait été si longtemps constante, et jamais il n'avait eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que milord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des dérèglements de madame sa femme, se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il était public, à la vérité, mais il paraissait moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulait pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale.

La reine était à la tête de ceux qui se ré-

criaient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltaient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham (1) était une petite ragote à peu près de sa figure, qu'il n'avait jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnait pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressait la reine pour elle; mais ce fut inutilement : personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçait de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avait d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avaient de belles apparences; mais c'était tout. Elle sentait bien que la considération qu'on avait pour elle s'effaçait à mesure que le crédit de ses rivales augmentait. Elle voyait que le roi son époux ne se mettait guère en peine d'enfants légitimes tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donneraient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendait uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattait que le roi la regarderait de meilleur œil, si le ciel daignait la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournés de toutes les manières, et n'ayant rien

(1) Marie, fille unique et héritière du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du parlement dans la guerre civile.

fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'aurait-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines à qui Turpin l'avait ôté après sa mort! Mais il y a longtemps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il fallait l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardait pas. Une bienséance inutile l'obligeait à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyait ni plus ni moins pour le soin qu'elle avait de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, était un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparait hautement. La pauvre reine n'osait s'y opposer, mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvaient les bains ou la faible vertu des eaux contre

des charmes qui la détruisaient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étaient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il était trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avait pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres parce qu'elle n'en bougeait. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disait de ses propres affaires ne laissait guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendait ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenait à tout ce qui pouvait engourdir son impatience en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avait beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'était à lui qu'il s'ouvrait le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savait aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall : mais il ignorait le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avaient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquait dans toutes les occasions pour made-

moiselle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas longtemps à découvrir qu'il était déjà plus épris qu'il ne convenait à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvait s'appeler divertissement amusait la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses : on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès longtemps initié dans les spectacles et les divertissements anglais, avait fait une course de chevaux qui n'avait pas, à la vérité, réussi; mais il avait au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avaient été plus fa-

vorables; et, dans tous les paris qu'il avait faits aux boulingrins, le parti qu'il avait soutenu n'avait pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'anglaise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante et du vin d'Espagne. Là les *rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire pour tâcher de s'entre-enlever les profits de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France : gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oserait se mesurer avec eux, quand même ils joueraient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *rooks* qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont comme il venait y boire un verre de cidre. Ils jouaient à la chance à deux dés; et, comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avaient fait cet honneur au

chevalier de Grammont par déférence. Il le tenait encore quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des furies. Il topait partout. Hamilton pensa tomber de son haut de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril, tout haut et tout bas, par signes et en français, il méprisa ses avertissements ; et les dés, qui portaient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois ; mais leurs louanges furent perdues et leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton, contant au souper du roi comme il l'avait trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avait sauvé : « Ma foi, sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup ; » et là-dessus, il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisait quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouait, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutait d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; et, l'ayant mené souper chez lui, la conver-

sation s'ouvrit d'abord comme elle faisait presque toujours. « Georges, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent? Je sais que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi? Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées; prenez-les, ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart. »

Hamilton, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté.

« Comment! avec mademoiselle Stewart?
—Oui, chez elle; George, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyants. Vous en êtes amoureux, et si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit pour vous coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourrait être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la cour vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres! Pour le frère aîné, encore passe; il n'avait pris la Castelmaine que quand son maître n'en voulait plus, et que la Chesterfield ne voulait plus de lui; mais, pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous ver-

rez comme il en sera bon marchand ! Je sais bien ce que le roi m'en a dit.

« Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maître, c'est-à-dire point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se souciait pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu ; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : « On « nous mande de Bristol qu'un tel est chassé « de la cour pour mademoiselle Stewart ; qu'il « va faire une campagne en Guinée (1) sur la « flotte que l'on prépare pour cette expédi- « tion, sous les ordres du prince Robert. »

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappaient à mesure qu'il y faisait attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques moments ; et s'adressant à lui d'un air reconnaissant : « Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençais à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles appa-

(1) Cette expédition devait se faire en 1664, mais elle a été abandonnée.



rences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais, pour vous témoigner ma reconnaissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle d'Hamilton sera de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui, dans ses rencontres, n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe.... — Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le chevalier de Grammont ; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart ?

« — Que diable sais-je ! dit Hamilton. Vous connaissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingfort était un soir chez elle, qui lui montrait à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret était de l'y tenir longtemps par le bout allumé sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande ; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux à la fois, et fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve, et Killegrew soutint qu'il n'y avait qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusements. On ne peut discon-

venir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avais point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu'il ne serait pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudrait, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence et ne fissent aucune impression, outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui, bien souvent, ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avaient empêché de faire des réflexions; mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisait sur certaines choses qu'elle n'aurait pas trop dû me confier, auraient été capables d'en éblouir un autre.

« Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angle-

terre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guère les chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y était ces jours passés entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui courait à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montais, qui était son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre pour empêcher qu'elle ne fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paraissait pas lui déplaire.

« Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts (1) (car il faut bien vous faire ma confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisaient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissaient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit qui la faisaient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurais, j'étais fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisait de m'en demander. Je n'en sais point,

(1) Guillaume, baron de Crofts, grand écuyer de M. le duc d'York, capitaine du régiment des gardes de la reine mère, gentilhomme de la chambre du roi et ambassadeur en Pologne.

mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentait. Inventez-en un, me dit-elle. C'est ce que sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimais passionnément, était venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité, m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'était point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart; il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avait eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle était attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignais, autant qu'il m'était possible, d'après sa figure et d'après ce que je m'imaginais des beautés qui ne m'étaient pas connues.

« Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyait bien que c'était d'elle que je parlais. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, et mes yeux faisaient tout de leur mieux pour lui persuader que c'était elle que je peignais. Je ne la vis point offensée de cette connaissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une

aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avaient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement; enfin, je ne sais à quoi diable je songeais; mais je vois bien que, si vous n'y aviez songé pour moi, j'étais capable de me perdre au milieu de ces folles visions. »

Quelque temps après, la cour revint à Londres, et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardait la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland était accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'était relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle était en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvait paraître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étaient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devait partir, elle vit le jeune Churchill (1), et fut atteinte d'un mal qui s'était déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avait formés, et dont elle ne s'était jamais défendue que faiblement.

(1) Depuis duc de Marlborough.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandait ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisait tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnait à sa fantaisie. Les uns disaient qu'elle lui avait déjà donné la pension de Jermyn avec les appointements de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvaient réunis dans le sien. D'autres soutenaient qu'il avait l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir long-temps sa faveur. Mais tous convenaient qu'un homme qui était favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc se produisait par de beaux endroits, et ne pouvait manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison, cela était dans l'ordre.

Mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Cléveland lui en voulait beaucoup, lui fit défendre de paraître à la cour.

Le bon prince commençait à être de mauvaise humeur. Ce n'était pas sans raison; il laissait tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avait souvent l'insolence de troubler le sien. Milord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venait

de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn (1). La Cléveland, dont il ne se souciait plus, ne laissait pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinait par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous était le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avait long-temps qu'il lui proposait tous les établissements et tous les titres qu'elle aurait agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'était contentée de les refuser, sous prétexte du

(1) Boyer, qui le premier a traduit les *Mémoires de Grammont* en anglais, fait sur ce passage l'observation suivante : « L'auteur s'est ici trompé. Nell Gwyn était la maîtresse de milord Dorset avant que le roi devînt amoureux d'elle. Feu M. Dryden me dit que le roi, voulant lui débaucher Nell Gwyn, l'envoya en France pour ne rien faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwyn fut reconnaissante envers son premier amant. » On ne connaît de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du temps. On dit qu'elle était née dans un grenier, vendait du poisson dans les rues, qu'elle avait une voix très agréable, et qu'elle allait de taverne en taverne, où elle chantait pour amuser les compagnies; qu'elle demeura ensuite chez madame Ross, fameuse courtisane; qu'elle fut reçue actrice, et devint la maîtresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle était née dans un grenier dans le Coal-Yard, en Drury-Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie, où elle vendait des oranges. L'évêque Burnet parle d'elle en ces termes : « Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et était entretenue à grands frais. Le duc de Buckingham me dit que, lorsqu'elle fut présentée au roi, elle ne lui demanda que cinq cents livres sterling, qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avait reçu de Sa Majesté plus de soixante mille livres sterling. Elle jouait ses rôles avec tant de vivacité, et amusait tellement le roi, qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer; mais il

scandale que donnerait une élévation dont l'éclat choquerait le public ; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle voulait se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine; tantôt c'était pour fuir des tentations, par où elle voulait faire entendre que son innocence n'avait pas encore succombé. Enfin c'était continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désolait la tendresse du roi.

Comme il ne pouvait s'imaginer à qui diable elle en voulait, il crut qu'il fallait mettre

n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn. « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth) n'a été trompée sur rien. Elle avait envie d'être la maîtresse du roi ; elle l'est... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors et se fait aimer et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avait pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante ; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi : elle a un fils ; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : « Cette « demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit « que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quel- « que grand, elle prend le deuil. Eh bien, puisqu'elle est de « si grande qualité, pourquoi s'est-elle fait une c....? Elle de- « vrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne « me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient ; je ne suis « qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétends qu'il « doit être reconnu ; et il le reconnaîtra, car il m'aime au- « tant que sa Portsmouth. » Cette créature, continue madame de Sévigné, tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'était point la jalousie qui l'inquiétait. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'aurait plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avait par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis (1), et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuait à désespérer le roi, mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'était déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusait par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitait avec tant d'indignité. Comme elle avait encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avaient réduit; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre nommé Chiffinch (2). Cette route ne lui était pas inconnue.

(1) Marie Davis était une actrice de la troupe du duc. Elle parut sur le théâtre en 1664, et plut tellement au roi en chantant des chansons libres et badines, qu'il la prit dès lors en faveur.

(2) On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrète

Le roi revenait de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en aperçut et l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches qui seraient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des faiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire; et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse, et qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine Stewart. A ces mots un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il était insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'était bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivrait ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étaient. Et, comme il se préparait à lui répondre : Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu

de ce règne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du roi, dit qu'ils se réunissaient, soit chez Louise, duchesse de Portsmouth, soit chez Cheffing (Chiffinch), ou dans les appartements d'Eléonore Qnin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Ce dernier ayant été disgracié, Chiffinch s'insinua dans la faveur du prince et gagna tellement sa confiance, qu'il était le receveur des pensions secrètes payées par la cour de France au roi d'Angleterre.

de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience ; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque ce pourrait être le ressentiment ou l'envie qui me le ferait dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude qui vous fait faire un personnage si ridicule.

En achevant ce discours, elle le prit par la main comme il était encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch était dans ses intérêts ; ainsi la Stewart n'avait garde d'être avertie de la visite, et Babiani, dont madame de Cléveland avait fait la fortune, et qui la servait à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venait d'entrer chez la Stewart. C'était au milieu d'une petite galerie qui conduisait par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. Cléveland lui donna le bonsoir comme il entrait chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de celle aventure. Babiani, qui suivait le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il était près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse qui se

présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avait été fort mal depuis qu'il l'avait quittée, mais que, s'étant mise au lit, elle reposait, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il, en repoussant celle qui s'était plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stevart couchée; mais elle ne dormait pas. Le duc de Richmond était assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormait encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui était le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'était jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyait son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart était commode pour une vengeance subite : la Tamise coulait au-dessous. Il y jeta les yeux; et, voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avait crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédaient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi: que s'il n'était pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond avec des intentions

qui lui faisaient honneur, c'était être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savait aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main, mais que, si cela n'était pas permis dans son royaume, elle ne croyait pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvait jouir dans sa cour.

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, était tellement agité qu'il ne savait que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui voulait faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avait l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ces ressentiments, l'allait mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'i lui faisait, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une plus longue visite ceux qui l'avaient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi; mais il n'avait pas attendu cet ordre; et l'on sut qu'il était parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le

mauvais tour qu'on pouvait donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avait obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour, que cela l'avait engagée d'écouter le duc de Richmond, qui la recherchait depuis longtemps; mais que, puisque cette recherche était cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tournerait au désavantage de sa réputation, elle conjurait sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent pour finir les troubles que sa présence causait innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudrait prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux : mais, comme elle avait beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savait que les penchants du roi n'étaient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consolerait, ou

qu'un nouvel engagement effacerait à la fin le souvenir de mademoiselle Stewart; et que, puisqu'elle ne pouvait éviter de se voir une rivale, il valait encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venaient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs elle se flatta que le roi lui saurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimait alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songerait plus au duc de Richmond, ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas longtemps la douceur d'un raccommodement qui le rendait de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissait d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées, l'Espagne se flattait de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espérait pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considérait l'âge ou les infirmités du prince, ou la faiblesse de son successeur. La France. au contraire, gouvernée par un roi

infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avait qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne voulait point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle aurait réussi; mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire valoir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery (1), qu'il n'y avait que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée dont le prince Robert devait avoir le commandement. Ceux qui en savaient quelque chose par leur expérience contaient des merveilles des périls de cette expédition; qu'il faudrait combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étaient empoisonnées, qui ne faisaient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudrait essuyer des châleurs insupportables, ou des pluies

(1) Gigery est à près de quarante lieues d'Alger. Les Français y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes; mais ceux-ci descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery et démolirent le fort. Le chevalier Richard Fanshaw écrivait, le 2 décembre 1664, au gouverneur en second de Tanger : « Nous venons de recevoir avis que les Français ont abandonné Gigheria et tout ce qu'ils y possédaient. Leur flotte arrivée, un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille. »

dont chaque goutte se changeait en serpent; que, si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devaient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avaient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers; et, sans songer que le prétexte de sa convalescence avait différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi, pour y servir de volontaire.

Il y avait quelque temps que la belle Jennings commençait à revenir de l'entêtement qui l'avait séduite en sa faveur. Ce n'étaient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnaient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui semblait ne rendre des soins que par habitude la rebutait; et le parti qu'il venait de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avait éblouie; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritait, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avait préparé toutes les consolations

qu'il avait crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avait rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avait triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conseillait de ramener toutes les captives qu'il ferait en Afrique pour remplacer les beautés que son absence allait mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyait réduite; mais il s'aperçut que c'était tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenait cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout allait bien pour elle. Jermyn non-seulement était confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement, mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avait eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avait donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venait de mettre au jour les Epitres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressait au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épitre d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre était mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnait. Tout cela était accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avait eu

dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendaient en Guinée, pour lesquels il quittait une tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avait si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'était passée comme on vient de dire. Quelque temps après l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre; car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenait plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'Hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu pour marier tout de travers la plupart des amans dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond; l'invincible Jermyn une pecque pro-

vinciale (1); milord Rochestèr une triste héritière (2); la jeune Temple le sérieux Lytteltou : Talbot, saus savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton (3); Georges Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin posses seur de mademoiselle d'Hamilton.

(1) Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.
(2) Elisabeth, fille de Jean Mallet d'Enmère, dans la province de Somerset.
(3) Après la mort de mademoiselle Boynton et de George Hamilton, Talbot épousa là belle Jennings.

FIN.

PORTRAIT

DU CHEVALIER DE GRAMMONT

PAR SAINT-ÉVREMOND

Il n'est qu'un chevalier au monde;
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux tournois,
Aux aventures, aux exploits,
Me pardonnent, si je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite (1).

C'est celui qu'on vit à la cour,
Jadis si galant sans amour;
Le même qui sut à Bruxelles,
Comme ici, plaire aux demoiselles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour et la guerre;
Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité;

(1) Le comte de Grammont.

L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers par trop loyale :
Qui n'a changé ni changera,
Et seul au monde qu'on verra
Soutenir la blanche vieillesse
Comme il a passé la jeunesse.

Rare merveille de nos jours !
N'étaient vos trop longues amours,
N'était la sincère tendresse
Dont vous aimez votre princesse (1):
N'était qu'ici les beaux désirs
Vous font pousser de vrais soupirs ;
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidèle ;
Cher et parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal !

Il est des héros pour la guerre,
Mille grands hommes sur la terre ;
Mais, au sens de Saint-Évremond,
Rien qu'un chevalier de Grammont ;
Et jamais ne sera de vie
Plus admirée et moins suivie.

(1) La comtesse de Grammont.

NOTICE SUR HAMILTON

Antoine Hamilton, de l'ancienne maison de ce nom, en Écosse, naquit en Irlande. Il eut pour père le chevalier Georges Hamilton, petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault en France.

Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand-maître de la maison du roi Charles II.

Dans les révolutions qui arrivèrent du temps de Cromwell, ils suivirent le roi et le duc d'York, son frère, qui passèrent en France. Ils amenèrent leur famille.

Lorsque Charles II fut rétabli sur son trône, Hamilton le suivit en Angleterre.

Ce fut alors que le comte de Grammont connut sa sœur, charmante personne. Il lui fit assidûment la cour et lui promit de l'épouser; mais soit inconstance, soit pour quelque autre raison, il partit de Londres sans remplir sa promesse. Hamilton, très-sensible

à cet affront, court sur ses pas, résolu à lui proposer un duel s'il refuse de remplir ses engagements. Il atteint le comte de Grammont à quelques milles de Londres. Après les premiers compliments, il lui demande froidement s'il n'avait rien oublié dans cette capitale. *Oui*, dit le comte, qui pénétra son dessein, *j'ai oublié d'épouser votre sœur*, et il retourna à Londres pour faire ce mariage. Le nouvel époux emmena sa femme en France.

Après la mort de Charles II, son frère, le duc d'York (Jacques II), étant monté sur le trône, Hamilton obtint un régiment d'infanterie en Irlande et le gouvernement de Lamerie. Mais ce prince ayant été obligé de quitter ses États, Hamilton suivit en France la famille royale. C'est là, et pendant le long séjour qu'il y a fait, qu'il a composé les divers ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation.

Il avait l'esprit brillant et élevé, l'imagination vive, un jugement sûr, et ce qui est supérieur à tous les talents de l'esprit, il était doué des qualités du cœur. On ne lui reproche que son penchant pour la satire, que ni le grand monde ni la philosophie ne purent corriger. Il mourut à Saint-Germain le 6 août 1720, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Ses ouvrages, recueillis en 1749, en six petits volumes in-12, renferment des *Poésies* dont nous avons tiré son Épitre au comte de

Grammont qui est en tête de ces Mémoires; des *Contes de féerie* assez amusants : *Zénéide, les quatre Facardins, le Bélier* et *Fleur d'Épine;* puis les *Mémoires du duc de Grammont*, qui sont de tous les livres celui où le fond le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable : c'est le modèle d'une conversation enjouée plus que le modèle d'un livre. « Son héros, dit Voltaire, n'a guère d'autre rôle que celui de friponner au jeu, d'être volé par son valet de chambre et de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres. » Dorat a mis en scène le chevalier de Grammont; mais d'un ouvrage piquant il n'en a fait qu'une pièce froide, et les plaisanteries d'Hamilton, transplantées, perdirent leur à-propos et leur gaieté. Une chose digne de remarque, c'est qu'Hamilton, qui est si gai dans les *Mémoires de Grammont*, était sérieux dans la société.

TABLE DES CHAPITRES

TOME PREMIER

Pages.

Épître à M. le comte de Grammont......... III

CHAPITRE Ier, ou Préface................. 15

CHAPITRE II. — Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin; son genre de vie.................................. 18

CHAPITRE III. — Son éducation et ses aventures avant son arrivée à ce siége....... 23

CHAPITRE IV. — Son arrivée à la cour de Turin. — Comme il y passe son temps... 42

CHAPITRE V. — Son retour en France. — Ses aventures au siége d'Arras. — Ses réponses au cardinal Mazarin. — Son exil..... 73

CHAPITRE VI. — Son arrivée à la cour d'Angleterre. — Caractères des personnes de cette cour................................ 97

CHAPITRE VII. — Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. — Aventures d'un bal de la reine. — Voyage du valet de chambre Termes à Paris........................... 122

CHAPITRE VIII. — Relation du siége de Lérida. — Histoire de l'aumônier Poussatin. 157

Pages.

CHAPITRE IX. — Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre........................ 170

TOME SECOND

CHAPITRE IX. — Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre (Suite)................ 3

CHAPITRE X. — Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre................ 10

CHAPITRE XI. — Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre................ 54

CHAPITRE XII. — Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre............... 71

CHAPITRE XIII. — Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. — Il est renvoyé en Angleterre. — Suite des intrigues amoureuses de cette cour. — Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires...... 129

Portrait du chevalier de Grammont........ 175

Notice sur Hamilton...................... 177

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. de Rouge et Cie, rue du Four, 43.

L'ÉCOLE MUTUELLE

COURS COMPLET D'ÉDUCATION POPULAIRE

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS ET DE PUBLICISTES

Publié par les éditeurs de la *Bibliothèque nationale*

---

23 VOLUMES IN-32 JÉSUS

---

25 c. le vol. broché; 40 c. le vol. relié

I

GRAMMAIRE FRANÇAISE

D'APRÈS LES MEILLEURS MAITRES

Notions générales. — Des parties du discours. — La Syntaxe. — Observations complémentaires sur la prononciation, sur la pureté du langage et les locutions vicieuses.

II

ARITHMÉTIQUE ET TENUE DES LIVRES

PAR COLLIN, ANCIEN INSTITUTEUR.

Première partie. — Arithmétique. — De l'arithmétique en général. — Des règles de l'arithmétique : addition, soustraction, multiplication, division. — Des fractions. — Règles de trois, de compagnie, d'échange, d'intérêt, de change, d'escompte, de tare, d'alliage. — Des nouvelles mesures. — Comptes-faits d'intérêts. — Comptes-faits du prix des journées d'ouvriers. — Notions élémentaires de la tenue des livres.

III

HISTOIRE NATURELLE ÉLÉMENTAIRE

PAR A. YSABEAU

Ornée de 50 gravures dessinées et gravées spécialement

Première partie. Nature inorganique : Géologie, Minéralogie. — Deuxième partie. Nature organique : Botanique, Zoologie, Insectes, Poissons, Reptiles, Oiseaux, Mammifères.

IV

AGRICULTURE

PAR P. JOIGNEAUX

La terre et l'atmosphère, les bâtiments, les instruments de l'exploitation, les animaux de la ferme, nourriture des personnes et des animaux. — Les fumiers de ferme et autres engrais. — Le fonds de roulement. — Le défrichement. — Des assolements et du labourage. — Les plantes à cultiver : 1° céréales; 2° légumineuses farineuses ; 3° tubercules et racines; 4° fourrages artificiels; 5° prairies naturelles; 6° plantes industrielles. — Le potager de la ferme. — Les industries rurales. — De la comptabilité agricole.

V

COSMOGRAPHIE

PAR J. RAMBOSSON

Ornée de dix gravures dessinées spécialement

Histoire de l'astronomie. — Système solaire; les 8 planètes principales; les 82 petites planètes;

les satellites. — Le Soleil. — Mercure. — Vénus. — La Terre. — La Lune. — Des éclipses. — Des marées. — La planète Mars. — Jupiter, Saturne, Uranus et Mercure. — Les étoiles en général. — Les comètes. — Bolides, étoiles filantes, aérolithes. — Division du temps. — Astrologie.

VI

DROIT USUEL

PAR ARMAND MASSON

Docteur en droit, avocat à la Cour de Paris

Officiers de l'état civil, juges de paix, notaires, agents de change, avoués, avocats, agréés, huissiers, commissaires-priseurs, gardes de commerce; actes sous seings privés, conservateurs des hypothèques. — Des personnes. — Comment on naît, comment on meurt. — De la propriété des biens, de leurs divisions; des différentes manières dont s'acquiert la propriété des choses; successions, donations, testaments; incapacités légales. — Des conventions acquisitives, vente, échange. — Comment on tire parti des choses acquises: du louage, du prêt, du cautionnement, du gage, de l'hypothèque. — Du louage d'ouvrage et d'industrie. — Comment on fait ses affaires en général. — Des sociétés commerciales. — Des mandataires. — Engagements sans convention. Contrats, lettres de change. — Poursuites. — Mesures et actes conservatoires. — État de procès. — Des différentes espèces de tribunaux.

VII

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

PAR R. FLÉCHAMBAULT

Notions générales de géographie physique, mathématique et politique. — L'Europe. — L'Asie. — L'Afrique. — L'Amérique. — L'Océanie.

VIII-IX

PHYSIQUE

PAR LE PROFESSEUR G. FRANCOLIN

Contenant l'exposition complète des lois de la physique et de leurs applications à tous les usages de la vie industrielle. — Deux éditions tirées à un grand nombre, faites dans le cours de dix-huit mois, ont prouvé l'utilité de ces deux intéressants volumes.

X

HYGIÈNE DE L'HOMME ET DES ANIMAUX DOMESTIQUES

PAR A. YSABEAU

Hygiène de l'homme : de l'enfance, de l'âge adulte, de la vieillesse ; des sens ; des malades et des convalescents. — Exercices. — Aliments. — Habitation. — Costume. — Hygiène des professions diverses. — Hygiène des animaux domestiques. — Habitation. — Alimentation. — Soins hygiéniques.

XII

CHIMIE

PAR LE PROFESSEUR G. FRANCOLIN

L'air et les éléments. — L'eau que nous buvons. — Carbone. — La terre que nous habitons. — Lois chimiques des corps. — Métalloïde. — Métaux. — Métaux industriels. — Chimie des êtres vivants. — Principes des végétaux et leurs applications industrielles.

XIII

GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE

PAR PIERRE DORGÈRE

La France ancienne. — La France moderne. — Monographie des départements. — La France d'outre-mer.

XIV

MYTHOLOGIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

PAR ACH. GENTY

Première partie : Mythologies romaine et grecque, étrusque, égyptienne, phénicienne et carthaginoise, assyrienne, syrienne, scythique, perse, hindoue, chinoise, celtique, germanique, scandinave, péruvienne, mexicaine, japonaise, des sauvages. — Deuxième partie : Religions. Judaïsme ; christianisme et ses branches : Églises catholique, grecque, protestante ; islamisme ou mahométisme. — Troisième partie : Histoire des religions. — Aperçu sur les religions d'origine moderne.

XV

BOTANIQUE ÉLÉMENTAIRE

PAR A. YSABEAU

Avec 40 gravures sur bois

Notions générales. — Organographie végétale. — Physiologie végétale. — Classification. — Phytographie, description des plantes. — Floriculture. — Calendrier de la floriculture.

XVI

INVENTIONS ET DÉCOUVERTES

PAR CH. GAUMONT

Les moteurs et les inventeurs. — Machines de précision, instruments et appareils servant à la navigation et aux sciences. — L'électricité et ses applications. — L'imprimerie et divers procédés artistiques et industriels. — Travaux publics, canaux, digues, tunnels, viaducs. — Le but de la science moderne.

XVII

HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

PAR DANIEL PEPERSACK

Première partie : Histoire ancienne. Civilisations primitives. — Civilisations perfectionnées. — Seconde partie : les principaux faits de l'histoire moderne, depuis la prise de Constantinople jusqu'au dix-neuvième siècle (ère de la paix).

XVIII

NOTION DE GÉOMÉTRIE

PAR P. FAYE, PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES
MEMBRE DE L'ASSOCIATION POLYTECHNIQUE

Avec figures gravées par Léon Marais

Définition. — Lignes, angles, triangles, quadrilatères, polygones, circonférence du cercle et de l'éclipse. — Problèmes, théorèmes, équateur. — Carrés des nombres. — Extraction de la racine carrée. — Arpentage et lever des plans. — Des lignes inaccessibles. — Des corps et des volumes. — Formules relatives aux surfaces et aux volumes des polyèdes et aux corps ronds.

XIX-XX

HISTOIRE DE FRANCE

D'APRÈS LES MEILLEURS AUTEURS

Avertissement sur le plan de cet ouvrage. — Memento chronologique de l'Histoire de France. — Les Gaules jusqu'à Clovis. — La France depuis Clovis jusqu'à la Révolution de 1789. — La Révolution. — La République. — L'Empire. La Restauration. — Le Gouvernement de Juillet. — La République. — L'Empire.

XXI

HISTOIRE DU MOYEN AGE

PAR JULES ANDRIEU

Préparateur au baccalauréat ès lettres

L'Empire romain. — L'ère des Césars. — Invasions des Barbares en Occident. — Période germanique. — Rébellion de l'aristocratie. — Féodalité. — Emancipation des communes. — Progrès de la Royauté. — Luttes de la Papauté contre l'Empire. — Croisades. — Fin du moyen âge.

XXII

PHILOSOPHIE ET MORALE

PAR JULES ANDRIEU

Les trois phases de la philosophie. — La terre et l'univers. — L'espace et le temps. — Premières manifestations de la vie terrestre. — Apparition de l'homme. — Le langage. — Du signe écrit. — Choc des peuples et des peuplades. — Les Aryas et les Perses. — Les Chinois. — Les Chaldéens. — Les Égyptiens. — Les Phéniciens. — Du rôle de l'Europe. — La Grèce. — Pythagore ; la Philosophie moderne.

XXIII

DICTIONNAIRE
DE LA LANGUE FRANÇAISE USUELLE

PAR N. DAVID

Ouvrage dans lequel on s'est attaché à faire figurer, pour la première fois, les expressions imaginées de la langue usuelle, dédaignées à tort par la masse des vocabularistes, sans retrancher aucun des mots appartenant à la langue littéraire. — Nous n'insisterons pas sur la difficulté offerte par le format de l'*École Mutuelle*, et que les éditeurs ont tranchée en dépassant la limite ordinaire des volumes de cette collection. Ils ont fait, en publiant un ouvrage de cette nature, abnégation de toute idée de spéculation et ont voulu par là témoigner au public leur reconnaissance pour le sympathique succès qui a accueilli et soutenu leur modeste Cours d'éducation populaire.

Paris. — Typ. Rouge et Comp., r. du Four-St-Germ., 43.

Paris. — Typ. de Rouge frères et Comp., rue du Four-St-Germain, 43.

